NY PUBLIC LIBRARY THE BRANCH LIBRARIES
3 3333 08109 5362

F
914.34 Kaufmann
Nos petits alsaciens chez eux

REFERENCE
A 299052

F 914.34
K

REFERENCE
A299052

NOS
PETITS ALSACIENS
CHEZ EUX

NOS PETITS ALSACIENS CHEZ EUX

NOTES ET SOUVENIRS D'ARTISTE

PAR

P. KAUFFMANN

NEW YORK PUBLIC LIBRARY

PRÉFACE

PAR

HENRI WELSCHINGER

DE L'INSTITUT DE FRANCE

LIBRAIRIE GARNIER FRÈRES

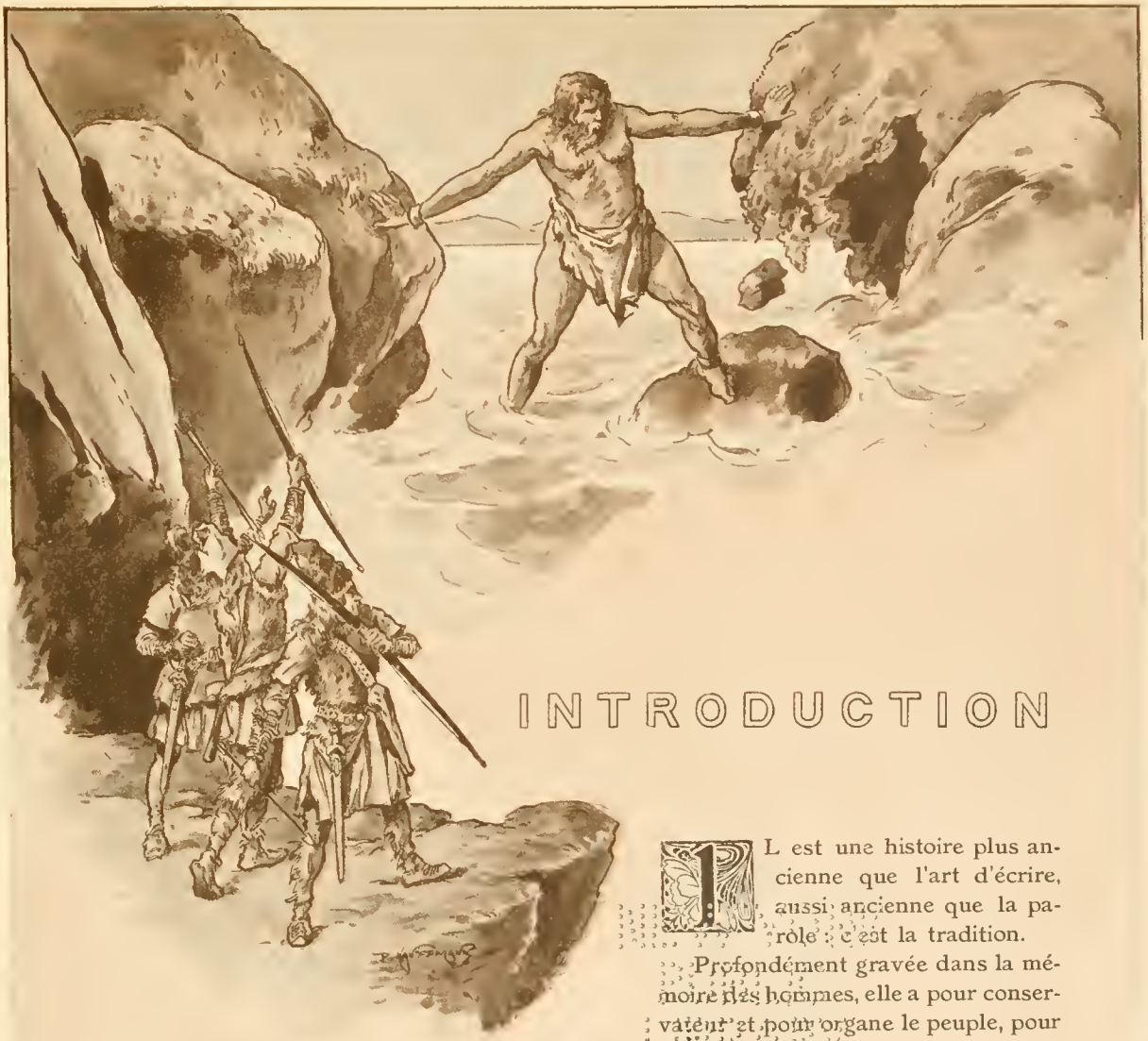
6, RUE DES SAINTS-PÈRES, 6

PARIS

Je dédie ce livre aux enfants du beau pays de France pour leur faire connaître les enfants de l'Alsace.

P. K.

929905



INTRODUCTION

IL est une histoire plus ancienne que l'art d'écrire, aussi ancienne que la parole : c'est la tradition.

Profondément gravée dans la mémoire des hommes, elle a pour conservateur et pour organe le peuple, pour témoins les siècles, pour garantie de son authenticité son existence même. C'est la voix lointaine des aïeux, le dernier écho du passé. Simple, naïve, crédule, éprise du merveilleux comme l'enfance et comme le furent tous les peuples en leur jeunesse, elle a puisé ses premières inspirations dans la nature, car c'est à la nature qu'elle emprunte sa poésie et sa grandeur. Elle n'est pas l'histoire, et pourtant, souvent elle explique la vie d'un peuple mieux que l'histoire.

Chaque peuple a sa tradition : l'Alsace possède la sienne, qui se perpétue par ses légendes et ses coutumes populaires.

Selon ses vieux récits, cet immense et magnifique bassin, si majestueusement encadré par l'enceinte granitique des Alpes du Jura, des Vosges et des monts de la Forêt-Noire, aurait été une mer immense. Les sommets des montagnes, émergeant des eaux, auraient formé une ceinture d'îles peuplées de navigateurs hardis, fils des dieux sans doute, qui attachaient leurs nefs grossières à d'énormes anneaux rivés dans le roc ; et ces anneaux, derniers vestiges d'un passé fabuleux mais glorieux, des anciens prétendaient les avoir vus, ou avoir connu de plus anciens qu'eux-mêmes qui les avaient vus.

Interrogez les montagnards du Tœnnikel, près de Ribeauvillé, ceux de Barr ou du pays de Dabo, les habitants de Gueberschwihr, de Pfaffenheim, de Schauenberg ; fran-

chissez le Rhin, questionnez ceux de Brisgau, ils vous indiqueront d'une main ferme et d'une voix assurée telle large anfractuosité des Vosges qui servait de havre à leurs fabuleuses barques, tel plateau escarpé où ils déposaient leurs marchandises et leurs armes. Ils vous raconteront par quel prodige précis les flots furent chassés, et comment, là où il y avait une mer, apparut une vallée qui allait devenir l'une des plus belles, des plus fertiles et des plus enviées du monde.

Un de ces hommes préhistoriques, géant de force surhumaine, vaincu et fait prisonnier, aurait racheté sa liberté et sa vie en rompant la digue qui, du côté du nord, retenait les eaux. Il se plaça au milieu des rocs ; de ses bras puissants, il les disloqua et les rejeta au loin, livrant passage à un courant tumultueux qui, se rétrécissant à mesure que l'immense bassin se vidait, serait devenu le Rhin.

Ainsi seraient sortis des eaux, comme la déesse de la Beauté, la noble et fière Alsace, les pittoresques pays de Bade et du Palatinat... Légende qui repose sur un fond de vérité scientifique. Mon éminent et savant ami l'historien *Henri Welschinger,* vient de nous en dire le merveilleux ; la géologie confirme l'existence très ancienne, mais très certaine, de cette méditerranée alsacienne.

Des bancs énormes de coquillages et de détritus marins ont été mis au jour par le marteau et la pioche des géologues. Un peu partout, à Eguisheim d'abord, puis près de Bollwiller, dans une grotte d'Obernai, et ailleurs encore, des ossements et même des squelettes entiers ont été exhumés, au milieu de fragments de poteries, de haches en silex et de débris d'animaux depuis longtemps disparus.

Mon but n'est pas de décrire ici la vie historique de l'Alsace : je veux simplement essayer de fixer ce qui, de ses antiques traditions, a survécu dans ses coutumes enfantines. Je voudrais saisir, afin de les conserver, ces rites populaires, joie de la jeunesse qui les prend comme un amusement, alors qu'ils ont pourtant (en tous pays d'ailleurs) une signification profonde. Dans ces manifestations juvéniles se révèle déjà l'âme d'un peuple...

Mais avant de commencer nos chapitres, je tiens, mes chers amis, à citer dans ce recueil, le touchant épisode, le premier acte, dirai-je, de la reprise du territoire alsacien par nos valeureuses troupes françaises : c'est la première classe en langue française dans l'Alsace.

Elle s'est ouverte à Massevaux, chef-lieu de canton du Haut-Rhin, à une cinquantaine de kilomètres de Colmar. Ce fut simple et émouvant.

Les écoliers, vêtus de leurs habits des dimanches, s'étaient placés à leurs pupitres. Le maître d'école à la dure allure germanique était remplacé par un soldat-instituteur, un sous-officier français en tenue, un vrai fils d'Alsace qui tranquillement prit place à la chaire. Il s'adressa en dialecte alsacien à ses élèves ; ce fut un joyeux éclat de rire des enfants qui n'entendaient plus l'âpre langage germanique. La première leçon ne porta que sur un thème, une phrase d'abord parlée, qu'à tour de rôle sur le tableau noir, puis sur les cahiers, les enfants inscrivaient pieusement et avec quel enthousiasme :

« La France est notre Patrie, vive la France ! »

Pas une faute d'orthographe ! Les petits Alsaciens de Massevaux prouvèrent ainsi qu'ils connaissaient par cœur l'adorable formule.

Et les grands-pères, aux écoutes eux aussi, aux abords de l'école, se rappelaient avec une émotion devenue très douce. Le vieux maître parlant pour la dernière fois en français, aux petits Français d'Alsace...

P. KAUFFMANN.

PRÉFACE

D'après une antique légende du Tœnnikel, *près* Ribeauvillé, *dans la nuit qui terminait chaque siècle, le vieillard, le plus sage et le plus pur, était merveilleusement transporté sur le lac de la vallée, tandis qu'autour de sa barque, sous les rayons d'une lune mystérieuse, se pressaient des cygnes nombreux aux plumes de neige.*

Ce vieillard entrevoyait, dans le cristal limpide des eaux, la belle Alsace avec ses villes et villages, ses églises et ses vieux châteaux, et restait plongé comme en extase, dans l'admiration de ce spectacle incomparable.

S'inspirant de cette belle légende, M. Kauffmann représente le vieillard pensif assis dans une barque, entouré de cygnes et voyant dans la claire profondeur des eaux, la cathédrale de Strasbourg et celle de Thann, le mont Sainte-Odile, les

châteaux de Barr, Ribeauvillé, Hohkœnigsbourg, Dreystein, Birkenfels, Scharrach, les sapins gigantesques des Vosges, les rochers, les vallées et les monts de la Schlucht, des Trois-Épis, du Dabo, du Hohbarr, du Donon, le ruban d'argent du Rhin, les villes d'Alsace avec leurs vieilles maisons et leurs églises au clocher fin comme une aiguille, les villages et les bourgs pittoresques.

Derrière ce vieillard, qui ne peut se lasser d'admirer un tel tableau, se dressent d'énormes rocs où sont fixés de grands anneaux de fer auxquels les navigateurs du vieux Monde attachaient, dit-on, les câbles de leurs navires.

Et sur l'horizon, s'élevant doucement, la lune éclaire les montagnes voisines et leurs sinuosités charmantes. Paysage de rêve sans doute mais paysage dont cependant nous avons connu les attraits enchanteurs !

La cathédrale de Strasbourg, le Rhin, les vieux châteaux, les maisons gothiques, les villages riants, les bourgs anciens ne sont-ils pas toujours restés dans notre mémoire ?

Or, voici qu'un artiste à l'âme de poète, né dans cette Alsace enchanteresse, en fait reparaître à nos yeux les scènes les plus exquises. Il nous décrit la légende du Tœnnikel, *telle que nous l'ont transmise les vieux livres du pays.*

Dans les diverses localités du Bas et du Haut-Rhin, il nous montre les mœurs populaires de la Vie alsacienne où les enfants occupent la première place. Il dépeint, en connaisseur et en amateur instruit, leurs divertissements, leurs jeux, leurs joies, leurs douleurs, leurs usages et leurs coutumes, depuis les fêtes du jour de l'an jusqu'à celles du Christkindel, *et n'oublie aucune de leurs traditions. Il y révèle l'âme d'un fils d'Alsace et le goût d'un artiste, épris de beauté et respectueux des souvenirs d'autrefois.*

Ce ne sont pas seulement les enfants qui se plairont à feuilleter et à lire ces pages charmantes, ces dessins si fins, si vrais, si pittoresques ; ce sont leurs parents, qui, non sans émotion, verront revivre tout d'un coup ce qui demeura parmi leurs meilleurs et leurs plus fidèles souvenirs.

C'est un nouvel hommage que P. Kauffmann rend à notre chère Alsace, à la veille du retour de cette province dans le giron français, et cet hommage est pour nous une joie sans pareille.

HENRI WELSCHINGER

De l'Institut de France.

LA PREMIÈRE CLASSE DE FRANÇAIS EN ALSACE

PAR UN SOUS-OFFICIER INSTITUTEUR

LES BAISERS ET SOUHAITS DE NOUVEL AN DANS LES RUES
COSTUMES D'OBERSEEBACH

JANVIER

LE sol est couvert du resplendissant manteau de neige qui ne le quitte guère de tout l'hiver. Il fait très froid, mais le petit Alsacien n'y prête nulle attention : l'hiver est toujours rude dans nos campagnes d'Alsace. Le gel et la neige ont leur poésie : ils sont prétextes à des amusements qui, pour être chaque année les mêmes, n'en ont pas moins de charmants agréments. Ah ! les boules de neige ! les bonshommes de neige !...

LES SOUHAITS AUX GRANDS PARENTS *(COSTUMES DES ENVIRONS DE STRASBOURG)*

Le jour n'a pas encore dissipé les brumes argentées de l'aurore du premier janvier que, de tous côtés, les volets se sont ouverts plus tôt que de coutume, claquant joyeusement contre les murs. Des bambins qui n'ont pas beaucoup dormi, franchissent d'un bond le seuil de la porte et s'élancent à travers les rues du village. Ils s'ébattent et piaillent comme une volée de moineaux. Et partout c'est le même cri. Chacun dans son souhait cherche à devancer son voisin :

— Bonjour, Suzel ; bonne année !

— Bonjour, Frantz, et bonne santé, toi aussi !

Et les chers petits courent les uns vers les autres, s'embrassent "à grands bras", se quittent bien vite, appelés par l'apparition de nouveaux amis ; se reprennent joyeux, bruyants, heureux de vivre et de commencer dans la gaieté la nouvelle année, dont ils attendent tant de bonnes choses.

Les grands-parents n'ont pas été oubliés : garçons et fillettes, des fleurs sur les bras, les mains chargées de gâteaux, ont devancé leur réveil, et le compliment appris avec tant de soin a été débité avec un sérieux et une émotion qui touchent vivement " bon papa et bonne maman ". Ils se revoient, les bons vieux, enfants eux-mêmes, remplissant le même pieux devoir envers les parents qui dorment maintenant dans le petit cimetière sous la neige. Et ils songent que, bientôt, ils iront les rejoindre et que les têtes enfantines grisonneront à leur tour ; et ils ont, au milieu de leurs sourires, un mot de tendresse et de mélancolie pour rappeler les devoirs de la vie à ceux qui, grâce à leur âge, n'en ont encore goûté que les douceurs et les réjouissances.

De bonnes vieilles traditions subsistent, qui rehaussent de leur éclat mystérieux ces scènes familiales. Vous avez tous entendu parler de ces trois rois mages qui, des profondeurs de l'Orient, guidés par une brillante étoile vinrent prosterner leur majesté et déposer leurs présents au pied de *l'Enfant* né sur la paille entre le bœuf et l'âne. Mais vous ignorez leurs noms ! Plus heureux que vous, vos frères les connaissent, ce sont : *Caspar, Melchior, Baltazar*[1]. On n'en parle jamais qu'avec un grand respect, de ces trois puissants monarques, qui eurent la gloire et le bonheur de contempler les premiers le sourire du divin Sauveur.

---

(1) L'auteur respecte dans son récit l'orthographe alsacienne de certains noms propes; c'est ainsi qu'il écrit Caspar, Melchior et Baltazar, au lieu de Gaspard, Melchior et Balthasar. (N. de l'E.)

LA COMPLAINTE DES TROIS ROIS MAGES

COSTUMES DU CANTON DE BRUMATH

Lorsque vous irez en Alsace, on vous montrera au-dessus de maintes portes les trois lettres : C M B ; ce sont les initiales des rois mages. Elles préservent la maison de l'incendie et promettent à ses habitants le bonheur.

Je ne vous dirai pas que la galette qui perpétue le souvenir des rois mages ne contribue pas à la séculaire popularité des Caspar, Melchior et Baltazar... ; l'humanité, même à ses premiers pas, se plaît à rapprocher le réel du merveilleux. Souvent l'un soutient l'autre dans la mémoire des hommes.

Il faut que cette bienheureuse et succulente galette soit répartie entre tous, puisque Jésus est né pour tous les hommes. Or, il est dans chaque village, hélas ! des pauvres petits qui seraient privés de cette friandise ; la date du 6 janvier, l'Épiphanie, loin d'être pour eux un jour de fête, ne ferait que leur rappeler l'indigence de leurs parents, et la joie des autres leur serait un crève-cœur. Pourquoi donc n'auraient-ils pas leur part du gâteau des rois mages ? Parce qu'ils sont pauvres ? Mais l'Enfant de Bethléem ne l'était-il pas plus qu'eux encore, lui qui n'eut pas même un berceau ?... Ils n'ont pas eu le temps de se poser pareille question. La tradition répare cette injustice.

Le sort va désigner parmi eux trois rois mages, et ces trois personnages, affublés de costumes bariolés, qui ne rappellent que de très loin les somptueux vêtements de Caspar, Melchior et Baltazar, iront, de porte en porte, pénétrés de leur importance, escortés de leurs camarades, solliciter la générosité des riches.

Chacun d'eux tient dans sa main gauche un long bâton qui représente le sceptre. Deux de ces bâtons sont surmontés l'un d'une petite étoile, l'autre d'un croissant ; celui du roi d'Orient, le troisième bâton, supporte une énorme étoile formant lanterne éclairée à l'intérieur par une modeste chandelle : ce n'est certainement pas l'éclat inaccoutumé de l'étoile qui entraîna les rois mages vers Bethléem.

Dans certains villages, cette étoile est mobile autour du support qui fixe la chandelle intérieurement ; elle tourne sur elle-même, au moyen d'une petite manivelle, à laquelle s'accroche une ficelle actionnée par l'un des rois mages.

La petite caravane annonce sa venue par des chants : c'est généralement le roi nègre, nègre grâce à une épaisse couche de suie sur le

LA BATAILLE DES ROIS

visage et sur les mains, qui débite la naïve complainte. Suivie des petits camarades, réjouis et fiers d'une mascarade dont leur gourmandise escompte le profit, la troupe s'arrête de porte en porte et il faut que l'habitant soit bien indigent pour que l'huis reste fermé.

« Voici, dit la complainte qui s'est conservée en dialecte alsacien, « voici qu'il vient du fond de l'Orient trois rois mages : Baltazar de la « Grèce, Melchior du royaume de l'Est, Caspar du pays des Huns.

« Dieu veuille nous faire la grâce de vivre la nouvelle année en joie !

« Nous sommes les trois saints mages de l'Orient.

« Nous tenant par la main, nous sommes arrivés devant la maison « d'Hérode, qui regardait par la fenêtre[1]. Il nous dit :

« — Où allez-vous comme ça ?

« — Nous allons à Bethléem, où doit être né notre Seigneur le « Christ.

« — Et pourquoi le roi du milieu est-il si noir ? — Parce que c'est « le roi des Mores.

« Alors nous montons sur la montagne où l'étoile resplendit dans la « maison. Nous entrons dans l'étable et trouvons le *Petit Enfant* tout « nu, couché dans une crèche. Puis Marie le prit sur ses genoux et Joseph « se dépouilla de sa chemise dont Marie fit trois langes...

« Mais l'Étoile tourne, tourne, tourne ! Il faut que nous allions plus « loin avant qu'il fasse tout à fait nuit. »

Et les bonnes gens, à qui ce chant s'adresse comprennent l'invitation. Ils déposent leur offrande entre les mains de l'un des rois, ou entre celles du camarade que leur majesté dédaigneuse de ce soin vulgaire a chargé de recueillir le fruit de la collecte.

Au début de la tournée, les rois mages gardent un imperturbable sérieux. Mais à mesure que leur cortège grossit, que les quolibets des camarades chatouillent leurs oreilles, que l'escarcelle se remplit, le royal trio oublie sa dignité. Tantôt c'est un bambin goguenard qui a raillé le

---

(1) Amusante allusion au passage de l'Évangile selon saint Matthieu où il est dit que les Mages venus à Nazareth ne voulurent pas dénoncer au roi de Judée l'Enfant qu'ils venaient d'adorer.

L'Écriture ne fait aucune mention de ces trois personnages, aussi certains auteurs ont-ils supposé que c'étaient les trois rois de l'Arabie Heureuse dont les reliques auraient été transférées à Cologne.

costume de l'un ou la face noirâtre du moricaud ; tantôt c'en est un autre qui tourne en dérision l'accent nasillard du chanteur, et parfois après les lazzis, on en vient aux coups. La "Marche à l'Étoile" dégénère en bataille, au grand dommage des couronnes en papier doré, des écharpes, des manteaux multicolores et, d'avance, troués. Les insignes de la royauté roulent dans la neige, la lanterne s'éteint dans le ruisseau et la quête est interrompue en plein succès...

Pour les autres jours, restent les jeux appropriés à la saison.

SORTIE DE CLASSE — LES GLISSADES

La glace et la neige en fournissent les seuls éléments. Mais quelles bonnes glissades le soir, après l'école, ou le jeudi lorsque les devoirs sont terminés et les leçons apprises en hâte, afin de se ménager une pleine après-midi de liberté !

Quelles enragées batailles à coups de boules de neige, quels magnifiques bonshommes en neige, modelés par des mains inexpérimentées peut-être, mais souvent avec un étonnant instinct de la caricature !

Les boules de neige durcie pleuvent sur le bonhomme ; quels éclats de rire, quels cris de triomphe, lorsque son chapeau, son nez et sa tête s'écroulent sous le choc des projectiles !... La nuit met fin à la bataille, il ne reste qu'un tronc difforme qui achèvera de fondre aux premiers rayons du soleil.

LES BOULES DE NEIGE

FÉVRIER

FÉVRIER, le mois du carnaval. Partout, dans les villages comme à la ville, on le célèbre joyeusement. Les fillettes se déguisent en bergères, en amours, en cantinières : les garçons en soldats, en pierrots, en diables. On parcourt les rues en gambadant autour de la cavalcade.

Dans certaines villes, à Mulhouse notamment, dans la matinée du mardi gras avait lieu le rappel du landsturm. Vous devez tous *maintenant* savoir ce que c'est que ce landsturm : c'est, pour les Allemands, la réserve de l'armée territoriale, qui, en cas de guerre, ramasse tout ce qui peut être susceptible de porter les armes depuis l'âge de 17 ans jusqu'à 55 ans et même plus loin. En France cela ne se fait pas, mais les Boches, pour qui la masse n'est que de la chair à canon peu estimable, ramassent tout ce qu'ils peuvent.... Alors, par ironie, les Alsaciens qui, je vous l'ai dit, sont très frondeurs, imaginèrent un rappel de

tambours composé de gamins, de jeunes gens, d'hommes de tout âge déguisés de la façon la plus abracadabrante possible, c'était tout ce que vous pouvez vous figurer de plus drôle. Ils s'équipaient de tambours réglementaires, de tambours d'enfants, de caisses de bois, de seaux, d'arrosoirs, que sais-je, et, groupés, une soixantaine de tapins parcouraient les rues de la ville en battant le rappel réglementaire. C'était l'appel pour la cavalcade qui devait défiler dans l'après-midi. Rien de plus "tordant" que cette promenade matinale, surtout quand le soleil voulait bien se mettre de la partie.

En certains endroits du Haut-Rhin les gamins vont, comme pour les Rois, demander aux habitants le bois nécessaire aux feux de joie, toujours avec la petite chanson appropriée à la circonstance ; la voici en dialecte alsacien avec la traduction :

Stroïh, stroïh	Paille, paille
Fer e alte Froïh ;	Pour une vieille femme ;
Stangel, stangel	Des tiges, des fagots
Fer e scheibanger ;	Pour notre carriole ;
Stier, stier	Contribuez, Contribuez
Fer's Fasnachtfier.	Au feu du Carnaval.

En bien des localités, le lendemain du mardi gras, jour des Cendres, Carnaval, déchu de sa gloire éphémère, est, au milieu d'une ronde, incinéré solennellement sur la place publique.

A Thann, la malheureuse ville bombardée par les Allemands, il y a quelques années encore, l'exécution de ce roi d'un jour prenait une forme dramatique qui donnait lieu à des accidents si fréquents à cette époque de l'année que les autorités durent l'interdire. Les jeunes gens réunis dès le matin du mercredi des Cendres, choisissaient celui de leurs compagnons dont l'air ahuri et déprimé témoignait d'une journée trop copieusement arrosée. Ils s'emparaient de lui et l'étendaient sur une échelle dont les barreaux étaient garnis de paille. Le pauvre diable, incapable de résister, bercé sur les épaules de ses camarades qui lui faisaient faire le tour de ville, tombait dans une douce somnolence, d'où le tirait un bain, souvent glacé, dans la rivière. Inutile de dire qu'on se contentait de l'y plonger rapidement, et qu'on le repêchait au bout de quelques secondes. Rarement il échappait au rhume de cerveau, quelquefois il y gagnait une bonne bronchite. En Alsace, comme partout, souvent « cet âge est sans pitié ».

CARNAVAL
LE RAPPEL DU LANDSTURM

Carnaval est un prétexte à gourmandise naturellement. Il n'est guère de maisons où l'on ne pétrisse et cuise le *Fasnachtkiechel,* espèce de beignet dont les enfants sont très friands, et ceux qui n'ont pas le bonheur de le pouvoir croquer chez eux s'adressent au bon cœur des voisins, qu'ils essaient d'attendrir par quelque mélopée dans le genre de celle-ci :

S'steht e Maidele an der Wand,
Hett e sakele in der Hand,
Möcht gern e Kiechele
Oder e Ziechele.
Kiechele erüss, Ziechele erüss,
Oder i schlaa e Loch ins Hüs.

Une fillette est debout près du mur ;
Elle tient dans sa main un petit sac,
Elle a grande envie de manger
Une crêpe ou un gâteau.
Donnez la crêpe, donnez le gâteau,
Sinon je fais un trou dans la maison.

Durant le carême, dans la vallée de la Bruche, vers Schirmeck et Saales, la jeunesse se livre à des exercices d'un charme plus poétique.

Réunis en groupe sur les coteaux autour de grands feux, les garçons frappent sur de vieilles casseroles, de vieux arrosoirs ou soufflent dans des trompettes. Puis, après cette étrange aubade, l'un d'eux s'écrie :

— Je donne, je donne !...

— Que donnes-tu ? interrogent les autres en chœur.

Il répond :

— Je donne *une telle* à *un tel.*

Mais le garçon peut n'être pas satisfait du choix ainsi proposé sans son aveu. Alors il manifeste son mécontentement et signifie son refus en jetant une poignée de paille dans le brasier. Si, au contraire, il accepte, ses camarades saluent son assentiment d'un étourdissant charivari de casseroles frappées à tour de bras avec accompagnement de criardes sonneries de trompettes.

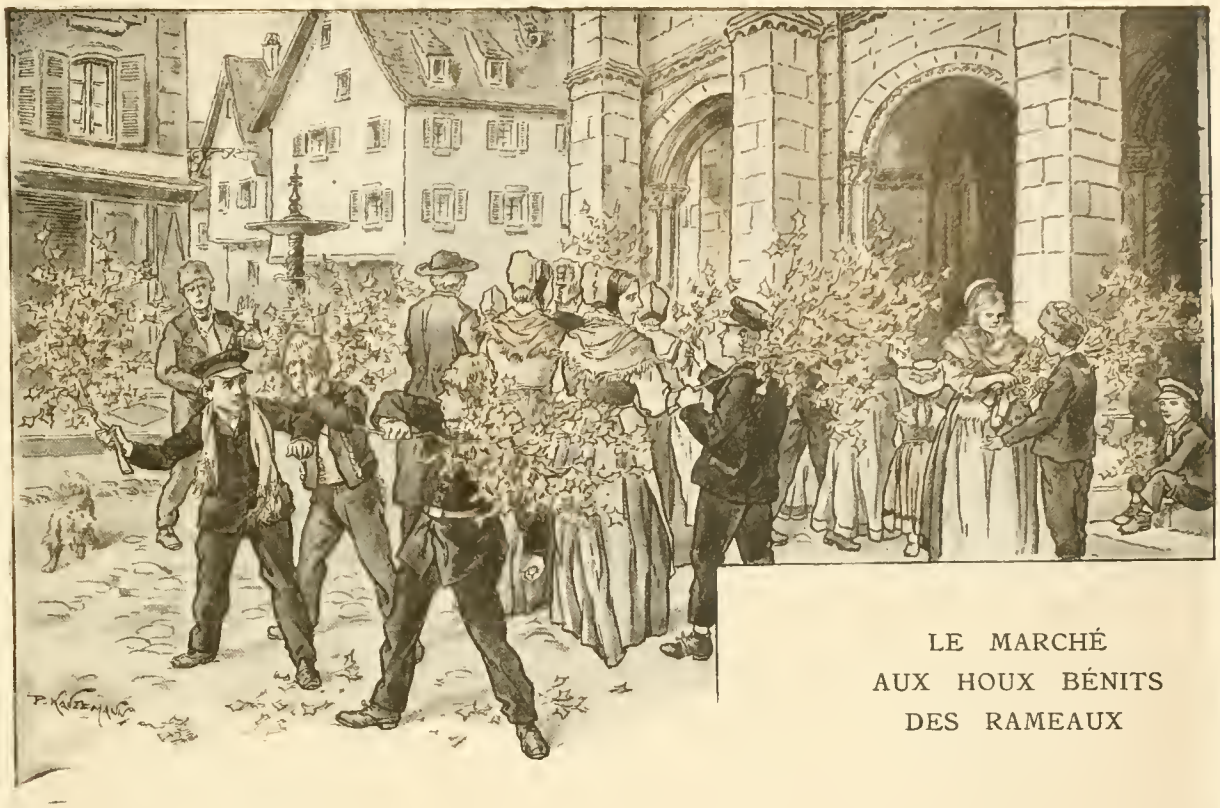
Lorsque tous les couples ont été proclamés et que chacun tient à son bras celle qu'il désirait, une ronde fantastique se forme autour des feux de joie en lançant aux échos les gais refrains de la montagne, ponctués des "laoutis" des pâtres.

PROCLAMATION DES COUPLES AU JEU DES CURES DE SCHIRMECK

Février est encore le mois des conscrits, le mois du tirage au sort. Les enfants imitent les grands frères ; car l'Alsace est un pays non seulement très patriote et très français, mais aussi très militaire. La scène que représente notre gravure, scène qui vit toujours dans mes souvenirs d'enfance, reproduit une coutume que les années d'occupation allemande avaient supprimée. Elle va se rétablir maintenant, à la vue des pantalons rouges du temps de paix ; et les armées du bon vieux temps français revivront avec plus d'intensité et de gaîté.

Les enfants d'Alsace adorent jouer au soldat, à la bataille, au brigands ; et ce sont ces jeunes qui leur donnent du cœur, de l'énergie, de la vigueur et du courage, et qui font les admirables soldats qu'on a vus verser à flots leur sang généreux pour la Patrie française.

COSTUMES DES ENVIRONS DE BISCHOFSHEIM



LE MARCHÉ
AUX HOUX BÉNITS
DES RAMEAUX

MARS

Apart la fête des Rameaux et les cérémonies du samedi saint qui peuvent d'ailleurs tomber en Avril, ce mois est un des plus pauvres en coutumes et traditions.

Le jour des Rameaux n'est pas toujours pacifique : le petit Alsacien est né batailleur. En peut-il être autrement dans ces plaines arrosées du sang de toutes les nations ? Donc en ce jour, anniversaire pourtant d'un épisode d'amour et de paix, de bonne heure les gamins ont envahi les rues, certains offrant pour quelques centimes aux fidèles les rameaux de buis ou la branche de houx épineux.

Le désœuvrement, car le commerce ne va pas toujours au gré de leurs désirs, et la concurrence, mauvaise conseillère, réveillent parfois leur instinct inné de taquinerie et même de lutte. On s'interpelle, on

s'échauffe, les poings se ferment et voilà les rameaux transformés en armes de combat ; le sang coule sous les dards du houx. Il faut l'intervention énergique des parents pour ramener la paix parmi les belligérants ; la douce voix des cloches n'y suffirait pas. Chacun reprend son commerce et la chasse aux clients interrompue de si malencontreuse façon.

Après la messe, les rameaux bénits entrent dans la maison où leur présence conjurera les accidents intérieurs et extérieurs des propriétés.

Les habitants de certains villages du Haut-Rhin, en même temps que les rameaux de buis ou de houx, présentent à la bénédiction du prêtre des crossettes de coudrier : si, plantées en terre, ces crossettes prennent racine, c'est fâcheux présage : l'année sera mauvaise ou quelqu'un mourra dans la famille.

LA DERNIÈRE PROCESSION DU PALMESEL D'AMMERSCHWIHR

Le jeudi saint, les cloches se sont tues. Elles sont parties pour Rome, d'où elles rapporteront les œufs de Pâques : qui oserait en douter parmi le peuple enfantin ? Comme il faut cependant annoncer les offices, les enfants de chœur en groupe agiteront par les rues et les chemins du pays, d'énormes crécelles qui appelleront les fidèles aux « ténèbres ».

A Ammerschwihr et à Kaysersberg, près de Colmar, on commémorait l'entrée triomphale de Jésus à Jérusalem ; cette coutume s'est éteinte depuis quelques années.

Le Messie, sur son âne, était représenté, dans chacune de ces communes, par une statue en bois datant du XVIe siècle ; ces deux statues sont encore conservées dans ces églises. Elles étaient montées

sur des roulettes, et traînées par des jeunes gens et des jeunes filles, précédés de leurs bannières.

La foule des fidèles les entourait agitant des palmes et des rameaux (d'où le nom de *Palmesel* donné à ce cortège historique) et psalmodiant des cantiques et des litanies. Malheureusement les statues avaient fini par s'user ; leur délabrement était tel qu'il ne fallait pas penser à les réparer, elles menaçaient ruine.... ; on a dû renoncer à les sortir. Vieilles de plusieurs siècles, elles demeurent au fond des hangars d'où leur valeur artistique ne les tirera jamais, car, naïves dans leur conception, elles sont plutôt peu gracieuses dans leur exécution.

Le samedi saint, dans certaines communes, notamment à Ammerschwihr, à Sufflenheim, on « brûle le Juif »[1].

Sur la place de l'église, au pied du clocher, un bûcher de bois bien sec se dresse, auquel chacun tient à honneur de fournir sa bûche. Puis les gamins entrent dans l'église, où le sacristain leur donne le restant des saintes huiles de l'année passée qui vont être remplacées par celles que le prêtre a consacrées le jeudi saint ; il leur donne aussi le sel qui avait été offert pour l'eau bénite et n'a pas été employé, les ouates, les linges sacrés, tous les menus objets du culte usés ou brisés, voire de vieux sièges hors d'usage. Les habitants apportent autour du bûcher des seaux pleins d'eau, et enfin, l'étincelle tirée d'un briquet enflamme les brindilles de bois.

Dès que la flamme monte, le curé arrive et bénit le Feu. Ce qui suit est d'un symbolisme facile à comprendre : les enfants de chœur garnissent l'encensoir de charbons pris dans le bûcher, et à la première flamme qui en jaillit, l'un d'eux allume un cierge, avec lequel il court allumer aussi tous les autres cierges de l'église et la lampe qui devant le maître-autel ne doit jamais s'éteindre. L'eau des seaux est devenue de l'eau bénite, que les villageois se partagent et emportent précieusement en leurs demeures. Au foyer du bûcher, chacun enflamme la longue

(1) Les scènes qui vont suivre ne sont ici rappelées qu'à titre de souvenirs. Pieusement conservées, les légendes demeurent vivantes en Alsace, alors que la superstition tend, comme partout ailleurs, à disparaître sous l'influence éducative de la science. (N. de l'E.).

L'AUTODAFÉ DES VIEUX ORNEMENTS D'ÉGLISE APRÈS L'OFFICE DES RAMEAUX

bûche dont il s'était muni et lorsqu'elle est à moitié incandescente, il se hâte de l'emporter chez lui, où elle donnera au foyer familial le feu nouveau. Mais on a grand soin de conserver ses charbons et le bout de bois qui ne s'est pas consumé : ils seront jusqu'aux Pâques prochaines de puissants talismans pour la maison ; le brandon placé sur le toit, en écartera la foudre, et les charbons semés à travers champs, prairies et jardins le jour des Rogations en détourneront la grêle et assureront une abondante récolte.

Au temps des labours, les bûches à demi consumées par le feu pascal seront liées à la charrue. Les cendres des palmes bénites du jour des Rameaux seront mélangées à la semence afin d'empêcher la germination des mauvaises herbes. Les bûches placées dans les étables, préserveront le bétail des maladies et le lait des sortilèges qui le feraient tourner avant l'heure.

Mais dans tout ceci nous ne voyons pas le Juif. C'est Judas, naturellement, le traître du Golgotha qui, sous la forme d'un grossier mannequin, est livré aux flammes. Cette coutume tend à disparaître afin de ne froisser les consciences de personne. Là où elle se conserve, le feu pascal reçoit quelquefois le nom de Feu de Judas et l'on dit : « brûler le Juif. »

Si le fidèle qui sort le dernier de l'Eglise, est un homme, il portera toute l'année le nom de *Palmesel.* Ce sobriquet honorifique ne s'acquiert d'ailleurs pas sans dam : souvent des amis le guettent près de la porte, et lorsqu'il en franchit le seuil le cinglent avec force quolibets. Il n'a pas le droit de se fâcher : il faut souffrir mais il doit rire, car il faut que la coutume, si désagréable qu'elle lui paraisse, soit respectée.

LA QUÊTE DES ŒUFS DE PAQUES

AVRIL

MAIS Pâques ne tombe pas toujours en mars, il vient même plus souvent en avril où le ciel est plus clément, où les journées sont déjà parfois ensoleillées.

Les vacances commencent vers le samedi saint. Ce jour-là les adolescents du village se réunissent chez celui d'entre eux qui possède un âne. L'animal est brossé, étrillé, harnaché de son double bât et l'un des gamins se juche à califourchon sur son dos gris. Le cavalier brandit fièrement le drapeau national blanc et rouge, les camarades lui font une bruyante escorte et leur procession va de porte en porte recueillir les œufs de Pâques. L'inévitable complainte est de la partie et les villageois, qui d'avance savent ce qu'on attend de leur générosité, ont fait durcir des œufs bariolés auxquels ils joignent souvent des saucisses, des gâteaux et même — les riches — quelques bouteilles de vin. Tous ces dons sont entassés pêle-mêle dans

les paniers du bât, d'où à la fin de l'excursion ils sont tirés pour être consommés soit chez les parents de l'un des enfants, soit à l'auberge, le lendemain, lorsque le joyeux carillon des cloches aura sonné Pâques, la grande fête.

Le matin de ce beau jour, petits et grands, sur le chemin de l'église, échangent d'heureux *alleluia,* comme au premier de l'an.

L'office sera, par beaucoup peut-être, écouté d'une oreille distraite. Les enfants sont impatients d'aller, à travers cours et jardins de la demeure paternelle, se livrer à la recherche des œufs de Pâques que le lièvre a pondus; car en Alsace, c'est le lièvre qui pond les œufs durs. Mais on se doute bien que les parents ont pu les prendre, les barioler ou les enluminer. Jamais, en effet, le plus crédule lui-même n'admettrait qu'un lièvre puisse se procurer des couleurs et manier un pinceau.

La découverte de chaque œuf est le signal de cris d'allégresse. Lorsque tous les œufs sont trouvés, « le jeu de casse » commence. L'un des enfants serre un œuf dans sa main, de manière à ne laisser apparaître que le gros bout. Un camarade s'approche, tenant son œuf de la même façon mais le petit bout en dehors, et il frappe... ; il s'agit de savoir lequel résistera du gros ou du petit bout, et l'œuf cassé appartiendra à celui qui aura réussi à briser la coquille de l'autre.

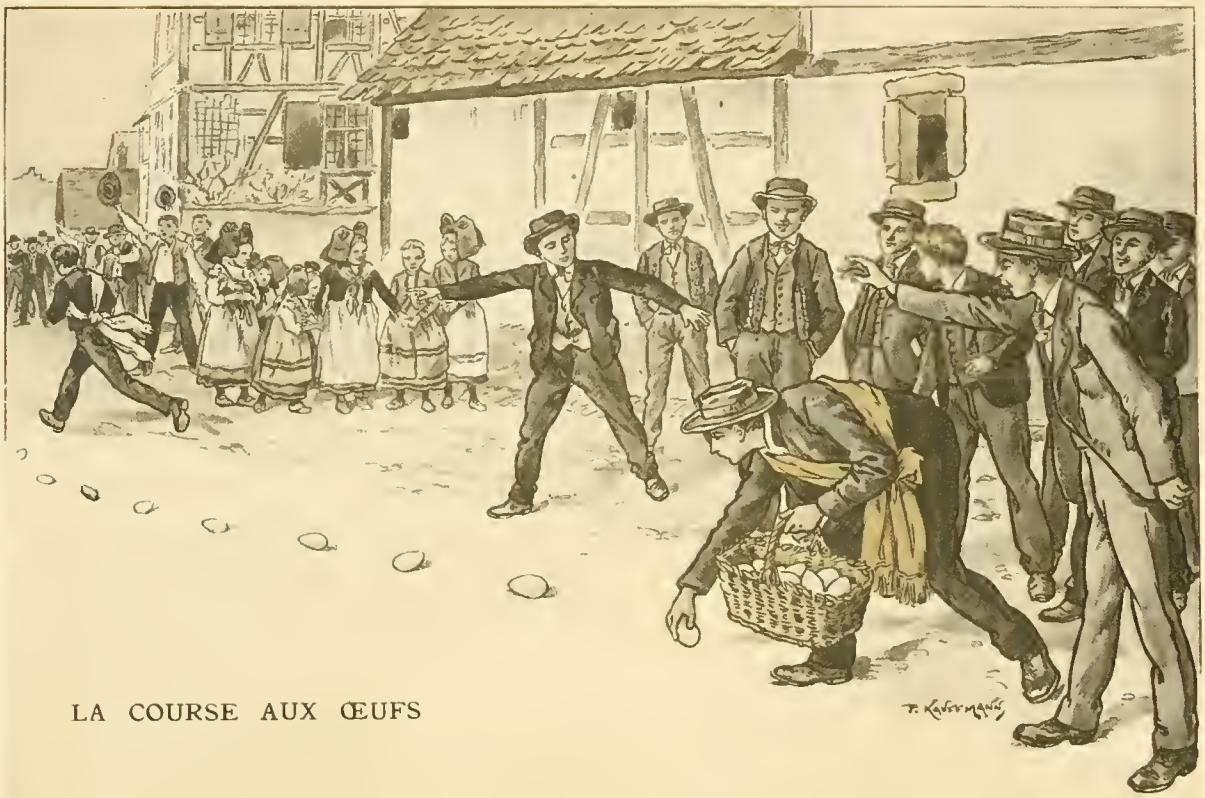
La course aux œufs est assez amusante, quoiqu'en certains endroits tombée en désuétude. Pendant la quête des œufs de Pâques, dans certaines communes, au lieu d'œufs durs, les habitants offrent des œufs frais, qui sont recueillis avec précaution pour la course du lundi de Pâques. Ce jour-là la population juvénile se réunit à l'entrée du pays et par un tirage au sort se partage en deux camps. Chacun de ces camps choisit son champion parmi les camarades les plus vigoureux et les plus agiles. Chaque champion se pare d'une écharpe de couleur différente. Ensuite on place sur la route tous les œufs recueillis, espacés de trois à quatre mètres chacun ; il y en a souvent plus d'une centaine ainsi placés. A un signal donné l'un des champions, muni d'un panier, se baisse, et, le plus rapidement possible, doit ramasser tous les œufs et les poser précieusement sans en briser, sans en fêler même un seul, dans le panier *ad hoc.* Pendant ce temps l'autre champion s'élance, prend sa course et doit parcourir tout un terrain convenu dans l'intérieur de la

LA RECHERCHE
DES ŒUFS

commune et revenir à son point de départ. Celui des deux champions qui a accompli sa tâche le premier est déclaré vainqueur et avec lui tout son camp.

La veille, un grand repas a été commandé par les jeunes gens à la principale auberge du pays. Le parti vaincu en paie tous les frais et le vainqueur a le droit d'y inviter les couples de fiancés dont le mariage est proche.

En certains villages cette course aux œufs souffre quelques variantes. La collecte est faite par les conscrits de l'année, après l'office du jour de Pâques. Chaque camp adopte une couleur qu'arborera un champion ; la course est précédée d'une promenade à travers les rues du village, musique en tête ; puis elle a lieu selon le rite traditionnel. Les œufs sont toujours naturellement consommés sous diverses formes au dîner qui suit la course.



LA COURSE AUX ŒUFS

L'arrivée des cigognes, vers la fin d'avril est l'occasion d'une autre fête, attendue avec impatience par les enfants. Malheureusement le nombre des oiseaux au grand bec diminue tous les ans. Strasbourg n'a plus que deux ou trois nids, Colmar un ou deux, Mulhouse n'en a plus un seul. Les oiseaux migrateurs restent fidèles à quelques villages. Il leur est devenu trop difficile de trouver leur nourriture avec ces usines qui enserrent les faubourgs des villes démesurément agrandies, et d'autre part les marais ont été desséchés. Maintenant est-ce aussi une protestation de nos oiseaux-fétiches contre l'occupation naguère allemande ? Peut-être, redevenue française, l'Alsace reverra-t-elle en plus grand nombre ses amies fidèles : l'Alsace ne peut se passer de ses cigognes ! Et ce serait un grand chagrin pour les vieux Alsaciens de se voir abandonner par ces hôtes ailés qui portaient bonheur à la maison élue pour le nid !...

L'OFFRANDE
DU MAI

MAI

UNE coutume touchante et poétique du premier mai : l'offrande du *Maïe* à la fiancée...

Le globe doré du soleil vient d'apparaître à l'horizon ; ses rayons caressent et vivifient les arbres fleuris du verger. Un chant d'amour rompt doucement le silence matinal. C'est le fiancé, qui apporte son hommage à la fiancée ! Il a d'abord, faisant le moins de bruit possible, planté sous la fenêtre de la bien-aimée, un jeune sapin enrubanné de soie blanche. La voix sonore et bien timbrée du jeune homme, fait au second couplet, s'entr'ouvrir les volets de l'aimée ; une tête de jeune fille s'encadre dans la fenêtre, un sourire récompense le chanteur et le troisième couplet est chanté par la jeune fiancée, heureuse du fidèle témoignage de celui qu'elle aime.

Le sapin, choisi et déraciné la veille dans la forêt voisine, restera là où il vient d'être planté : il grandira et, plus tard, à l'ombre de ses branches, les fiancés devenus de « vieux » mariés, feront jouer les marmots que la cigogne aura déposés dans le berceau.

Mais la journée n'est pas terminée : la cloche de l'église va célébrer le Renouveau, le gai printemps, le mois de Marie, mois des fillettes et des jeunes filles. Dans nombre de villages, elles se réunissent sur la place ; beaucoup sont en robes blanches. Celle qui a été proclamée « Déesse de Mai » se pare de feuillages frais et de fleurs printanières ; ses compagnes l'enguirlandent et les voici qui partent le bouquet à la main. Elles parcourent les rues de la commune, s'arrêtent et chantent des *Maïlied* devant les portes. Quelques-unes sont munies de paniers où s'entassent les offrandes : confitures, gâteaux, fruits secs et sirops qui composeront le menu d'un goûter pris en commun, généralement dans une cour ou une grange de ferme, selon le temps.

Quelquefois la « Déesse de Mai » porte un jeune sapin enrubanné et fleuri, dont les longs rubans flottants sont tenus par ses plus proches compagnes. Rien n'est joli et gracieux comme cette célébration du printemps nouveau ; rien n'est entraînant comme la ronde que les jeunes filles dansent autour de la « Déesse de Mai » et de son sapin, accompagnée de couplets chantés avec une rare connaissance des rythmes musicaux.

A Mulhouse, les enfants, conduits par leurs instituteurs et institutrices, vont également, le premier mai fêter le Renouveau en une promenade classique, dans la jolie forêt, toute proche, du Tannenwald.

A Osthausen, à Tagolsheim et dans quelques autres localités, c'est un petit garçon qui symbolise le mois de mai. Littéralement habillé de fleurs et de feuillages, c'est tout juste si son visage perce et sourit à travers son poétique costume. On l'appelle le *Maïmannel* (petit homme de mai).

Mais il n'est guère de coutume, si ancienne et si touchante soit-elle, qui ne dégénère quelque part en farce. A Alteckendorf, le lundi de la Pentecôte, les gamins affublent un de leurs camarades de tous les oripeaux qu'ils peuvent réunir : vieux uniformes dépareillés, sacs de toile bourrés de paille, etc. Coiffé d'un tuyau de poêle roussi flanqué d'un balai, le visage et les mains barbouillés de suie, la lèvre ornée d'une moustache en crin, il s'arme d'un sabre de cavalerie aussi grand que lui et, ainsi fagoté, prend la tête et le commandement d'un cortège qui

LA DEESSE DE MAI

l'acclame. Un des bambins porte derrière lui, son étendard : une branche d'arbre enrubannée et fleurie ; un autre, un énorme bouquet emmanché d'un long bâton. D'autres gamins brandissent de longues fourchettes destinées à y piquer des morceaux de lard. La troupe leur emboîte le pas, balançant sur de longues gaules pelées en spirales, des récipients qui disent éloquemment que cette procession n'est pas désintéressée. Et ils chantent (dans le dialecte du pays) :

« Voici venir les pauvres valets de Pentecôte :
« Ils demandent le tribut de Pentecôte,
« Ils lèvent les yeux vers les perches
« Où pendent de longues saucisses ;
« L'une est trop grande, l'autre trop menue.
« Donnez-m'en deux plutôt qu'une.
« Deux douzaines d'œufs, trois livres de lard
« Coupé au flanc de la truie,
« Trois mesures de vin
« Et nous serons tous gais et contents. »

Les paysans s'exécutent gracieusement, car ils se rappellent le temps où c'était eux qui balançaient les longues perches en chantant le même refrain : ils bourrent les paniers de victuailles et versent le vin dans les baquets. La quête finie, la cuisine commence dans une ferme amie, les œufs cuisent, le lard rissole ; on croque les bretzelles, les pfanenkuchs et les beignets ; le petit vin mélangé dans les baquets n'en pétille que mieux dans les gobelets... les têtes tournent et plus d'un futur soldat se voit forcé de déserter le festin et de s'isoler...

Mais ce n'est pas tout. Il y a des villages qui célèbrent la Pentecôte d'une autre façon. On y déguise, par exemple, un jeune garçon en l'entourant de cordelettes de paille ou de guirlandes de feuillages ; on le monte sur un âne et, sous les quolibets de ses camarades, on le promène dans les rues du pays et même dans les communes voisines. On l'appelle le *Pfingspfiteri.*

A Pfaffenheim, près de Guebwiller, le lundi de Pentecôte, tous les conscrits de l'année s'assemblent à cheval, en dehors du bourg. Au trot, ils se mettent à la recherche du Pfingspfiteri. Le Pfingspfiteri est un personnage grotesque, le plus simple d'esprit du pays généralement, que l'on a affublé d'une blouse à culottes, sur laquelle sont cousues d'innombrables coquilles d'escargots qui, en s'entrechoquant produisent un bruissement des plus drôles. Un ou deux ânes mélancoliques tirent

LE RETOUR DES VALETS DE PENTECOTE D'ALTECKENDORF

le Pfingspfiteri sur une charrette escortée des cavaliers enrubannés et de la foule gouailleuse des autres gamins. La promenade se termine auprès d'une fontaine où la victime est plongée après avoir subi mille avanies qui ne témoignent pas toujours d'une grande humanité, c'est vrai ; mais ce bain trouve bonne excuse dans la température relativement élevée de la saison. Plus le pauvre diable proteste et se débat et plus l'arrosage est prolongé ; mais on le console, on le réchauffe en lui versant force rasades de vin blanc, en glissant des sous dans sa poche... et cette générosité, après la brimade, explique pourquoi l'an prochain, l'on retrouvera un Pfingspfiteri.

Quelquefois on se livre au jeu plus moderne des courses de chevaux, mais de bêtes de labour : un bouquet ou même une prime en argent, récompense le gagnant.

Du côté de Haguenau, ce sont des concours de claquements de fouets qu'organisent les jeunes gens. Le vainqueur est celui dont les séries sont les plus longues, les plus précipitées et les plus savantes.

LE PLONGEON DU PFINGSTPFITERI
DE PFAFFENHEIM

En bon nombre d'endroits, subsiste la coutume de planter des arbres de mai sur la place publique, devant la maison du maire, du curé, d'un bienfaiteur, etc. Les jeunes gens et les jeunes filles dansent leurs rondes autour du *Maïe,* et poussent des vivats en l'honneur des autorités dont l'administration ou le sacerdoce fait le bonheur de la commune.

Mais la principale, la plus populaire de ces fêtes de Pentecôte, est le pèlerinage à sainte Odile, patronne de l'Alsace. Les pèlerins précédant la théorie des enfants de tout âge, arrivent en longues processions, égrenant leurs chapelets, récitant leurs litanies, chantant des cantiques. Ils gravissent la pente en lacets du Mont Sacré.

Tout le monde connaît la légende de la sainte vénérée : Henri Welschinger, dont vous venez de lire la préface, l'a racontée dans un de ses livres. Mais admirons ensemble ce pittoresque pèlerinage : du bas

LA CAVALCADE DU PFINGSTPFITERI DE PFAFFENHEIM

de la montagne jusque au sommet, nous allons coudoyer tous les jolis costumes de nos campagnards, plus fidèles aux choses du passé que les gens des villes.

Voici le grand nœud des environs de Strasbourg, et le coquet bonnet brodé du Haut-Rhin. Les costumes des femmes et des jeunes filles varient à l'infini ; celui des hommes est à peu près partout le même, à part quelques variantes. Les uns arborent la longue redingote dont les basques battent les mollets, les autres se contentent de la petite veste aux nombreux boutons, ouverte sur des gilets rouges ou de velours noir broché.

L'ascension étant longue et fatigante, quelques minutes de repos au bord du chemin ou devant la fontaine miraculeuse avec un léger emprunt aux provisions de bouche, ragaillardira les jambes et les estomacs ; et ceux qui souffrent des yeux les baigneront dans l'eau miraculeuse, tandis que les autres, irrévérencieux, y plongent leurs gourdes et leurs bouteilles afin de les rafraîchir. Après cette halte, la course courageusement reprise aboutira au mur païen et au couvent hospitalier qui domine la grande plaine d'Alsace.

LE SAUT DES FEUX
DE LA SAINT-JEAN
(COSTUMES DES ENVIRONS DE MUNSTER)

JUIN

En juin, échoit la Fête-Dieu, longtemps à l'avance sujet de conversations et de projets. Les fillettes rêvent du joli costume qu'elles étrenneront à la procession ; les gamins travaillent aux préparatifs des reposoirs qui orneront certains carrefours, certaines places, c'est un honneur d'en avoir un devant sa maison et il y a rivalité entre ceux qui les établissent.

La plus renommée de ces processions est celle de Geispolsheim, près de Strasbourg. On y vient en foule des villages environnants et de Strasbourg ; elle attire même la curiosité des étrangers.

Toute la population y travaille depuis longtemps : les rues par où passera le cortège religieux sont, sur leurs deux côtés, plantées d'arbres verts, le sol est jonché de feuilles de maïs ; les murs des maisons sont tendus de tapis, de draps de lit ; sur la blanche toile, des mains adroites

ont épinglé des roses, des bluets, des coquelicots, etc. La Fête-Dieu est aussi la fête des enfants, joyeux d'être admis à l'honneur d'orner et de fleurir les rues.

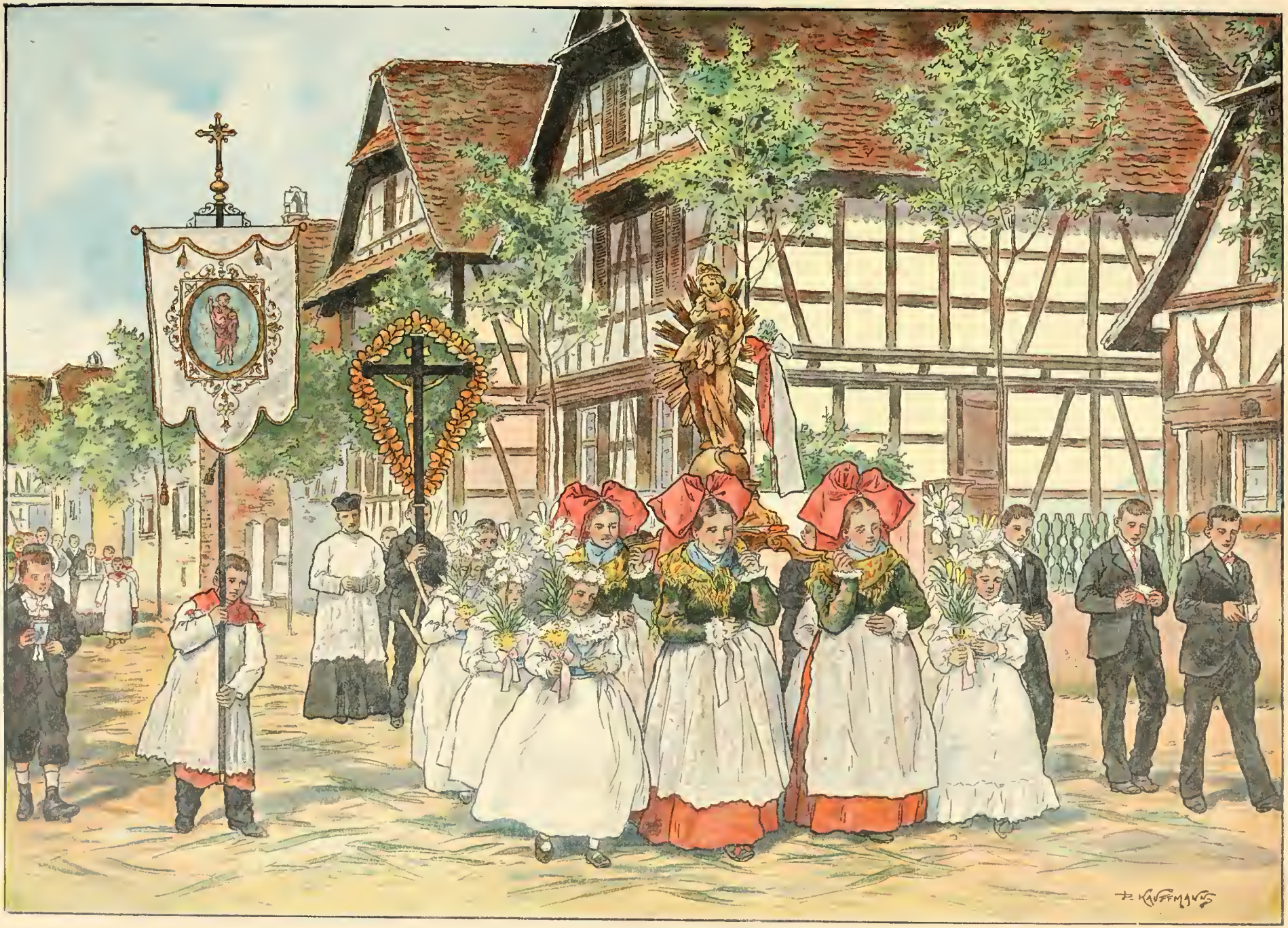
Lorsque la grande porte de l'église s'ouvre, que le dais, la croix et les bannières apparaissent sur le fond sombre du temple piqué du scintillement des étoiles d'or des cierges, des salves de mousquetterie éclatent de toutes parts. La musique municipale attaque la marche la plus solennelle. La voix grave des hommes mêlée à celles plus aiguës et plus douces des femmes et des enfants entonnent les litanies ; la soie multicolore des bannières claque au vent.

Les jeunes filles sont en robe rouge et le nœud de satin de même couleur s'enflamme sur leurs chevelures aux rayons de l'ardent soleil d'été. Les corsages pailletés, les châles diaprés de nuances plus fondues, les tabliers brodés, d'une blancheur immaculée ou chatoyants de tons vifs, réunissent la gamme complète des couleurs. Les petites filles sont en blanc, couronnées de roses sur leurs cheveux frisés ; elles portent à la main des petites bannières ou des palmes vertes. Çà et là des petites bergères Louis XV, la houlette à la main, font joyeusement tinter des grelots. La statue de la Vierge ou d'une Sainte, sur un brancard qui repose sur les épaules des plus grandes, toutes de rouge habillées, domine ce petit peuple endimanché. Puis ce sont les enfants de chœur, en soutane rouge, avec le blanc surplis, qui font escorte au dais sous lequel est porté le Saint-Sacrement.

Formant la haie autour de cette procession, passent gravement les jeunes gens précédés de leurs bannières et toute la théorie des femmes, les jeunes ensemble, les vieilles un peu plus loin, toutes en costumes des plus pittoresques, puis les vieux à la démarche lente, cassée, qui d'une voix chevrotante, récitent les litanies.

A chaque reposoir, la procession fait halte. Tous mettent genoux en terre : les chants ont cessé. Au milieu d'un silence impressionnant, l'officiant, du haut des marches de l'autel de verdure et de fleurs, élevant l'ostensoir au-dessus de sa tête, appelle la bénédiction céleste sur les fidèles dévotement prosternés, pendant que les tambours et clairons battent aux champs.

Mais les têtes se redressent, un chant d'allégresse monte jusque vers les cieux, les bannières se haussent et la procession repart d'un pas mesuré...



LA PROCESSION DE LA FÊTE-DIEU A GEISPOLSHEIM

Le 24 juin, c'est la Saint-Jean, fête d'origine païenne, fête du soleil et de l'été. La veille, chacun a donné son fagot pour le feu de joie.

Ces fagots sont recueillis de porte en porte par des jeunes gens qui annoncent leur passage par des chants dédiés à la mémoire de divers saints, généralement inconnus, mais dont le nom s'est transmis de génération en génération.

Le bûcher se dresse à l'endroit le plus élevé des alentours du village. Il faut que, vu de loin, son signal réponde au signal des autres feux.

La nuit tombée, les flammes montent vers le ciel et donnent aux rondes des jeunes garçons et des jeunes filles un aspect fantastique. Le crépitement du brasier se mêle aux *laoutis* montagnards.

Pour que ces feux soient plus majestueux, on dresse un sapin résineux au milieu du tas de fagots et on attache à la cime des bourrées de bois léger qui, en flambant, couronnent le foyer. Ces flammes gigantesques produisent dans l'obscurité du soir, un effet impressionnant. Aux quatre points de l'horizon, dans la plaine et la montagne, ils brillent et crépitent avec accompagnement de chants et de cris de joie. Dans certains villages, le curé vient en surplis, avec les enfants de chœur, les bénir.

Les gamins confectionnent des petits balais qu'ils allument au grand foyer et les lancent en l'air en les faisant tournoyer, jeu parfois dangereux. D'autres, plus grands, emmanchent dans de longues baguettes flexibles, des disques de bois ; ils plongent ces disques dans les charbons incandescents et aussitôt qu'ils les voient bien rouges, ils les font tourner le plus rapidement possible, puis d'un coup sur le sol, il les détachent de la baguette ; les disques décrivent alors en bondissant des courbes enflammées jusqu'à d'assez longues distances. Au moment de leur départ, ils les dédient à leurs promises, dont ils prononcent le nom en chantant ce couplet :

Schieb e wag, Schieb e wag !	Pars, disque ; pars disque !
Die Schieb hab i gerollt,	J'ai lancé le disque
Sie fahrt ewer de Rhin.	Qui franchit le Rhin.
Kommt wieder herin,	Venez, rentrons,
(Ici le nom de la jeune fille)	. . . . .
In's Ladle rin !	Dans notre maisonnette.

Inutile de dire que ces feux flambent loin des habitations. Quand ils commencent à décroître et que leurs flammes sont presque tombées, les jeunes gens, par couples, les franchissent en se tenant par la main.

LA TRAVERSÉE DES FEUX DE LA SAINT-JEAN PAR LE BÉTAIL

Autrefois, au moment de leur plus grande intensité, on criait le nom d'un jeune garçon ou d'une jeune fille. Le jeune garçon s'empressait de rejoindre la jeune fille et ne la quittait plus de la soirée.

A ce saut par-dessus le feu s'attachait une idée de purification et de préservation, puisque dans certains villages on contraignait le bétail à franchir le foyer mourant, mais ravivé par une botte de paille, d'où s'élevait une épaisse fumée. Cela suffisait pour écarter tout danger de maladie jusqu'à la prochaine Saint-Jean.

Dans mon enfance, je me souviens des journées amusantes que nous passions au moment des changements de garnison, qui s'opéraient généralement dans ce mois. Je parle d'avant la guerre de 1870.

Lorsque des troupes étaient annoncées de passage dans la commune, pour y passer la nuit, nous nous portions sur la route au-devant d'elles et lorsqu'elles quittaient la marche à volonté pour se former sur quatre rangs et entrer en ville, tambours et clairons sonnants, nous leur emboîtions crânement le pas en prenant l'air le plus martial. Puis quand le régiment, après s'être arrêté sur la place, avait reçu les billets de logement, nous attendions avec impatience l'ordre de : « *Rompez vos rangs, marche !* » Alors, c'était la ruée vers les bons troupiers ; des jeunes, des vétérans, de vieux briscards à trois, quatre et même cinq chevrons, car à cette époque on faisait encore sept ans de service ; et chacun de nous s'empressait auprès d'eux pour les débarrasser qui de son fusil, qui de son sac, que nous portions fièrement en marchant aux côtés du soldat choisi. Alors, nous les accompagnions jusqu'à leur billet de logement où nous leur souhaitions bon repos et bon gîte, après nous être bien assurés que le maître du logis avait accompli son devoir.

Devoir bien doux, car en Alsace on aime beaucoup le soldat, on y est militaire dans l'âme ; et le soir, à la veillée, c'était avec joie et une véritable émotion que nous écoutions raconter les épisodes glorieux de ceux qui avaient assisté aux batailles et que nous admirions avec respect.

Après cette malheureuse et douloureuse période d'occupation allemande, maintenant que nous allons retrouver notre patrie, ah ! combien, vieux et jeunes, allons-nous choyer les héros qui vont revenir. Car les prouesses glorieuses de la nouvelle armée française, non seulement valent celles de leurs aînés, mais leur sont encore supérieures. Ne les oubliez jamais, mes petits amis, et faites le serment de les égaler si un jour la France vous réclame...

JUILLET

Le *Messti*, ou la *Kilbe*, est attendu avec impatience, les petits en rêvent longtemps d'avance. C'est la fête patronale célébrée le jour du saint qui protège le village.

La jeunesse ayant au préalable choisi un maître des cérémonies, celui-ci s'entoure de lieutenants. Ensemble, ils se mettront à la recherche d'une grande salle où ils organiseront un bal et un festin accessibles aux bourses les plus modestes. Le premier jour de la fête, le garçon d'honneur et ses acolytes s'affublent de petits tabliers blancs brodés, se coiffent parfois de bonnets de coton et donnent le signal : un cortège magistral se forme, la musique du bal en tête, puis le maître des cérémonies, un beau bouquet richement enrubanné sur la poitrine, donnant la main à sa fiancée, ou deux demoiselles d'honneur, parées de leurs plus jolies toilettes. Les lieutenants le suivent chacun tenant à la main une bouteille de vin encapuchonnée d'un verre ; quelquefois les

demoiselles d'honneur portent une cuiller passée soit dans le corsage, soit dans les brides du tablier. Le reste des jeunes gens et des jeunes filles leur emboîtent le pas en chantant, criant, gambadant le long des rues bordées d'une double haie de parents, d'amis, de curieux, que la gravité de leur âge prive du plaisir de se mêler à leurs folies. Il arrive, en certaines communes, que ce cortège soit précédé d'un jeune mouton enrubanné, tenu en laisse par une bride fleurie ; il sera sacrifié le dernier jour et servi tout entier rôti sur la table du festin.

Cette joyeuse procession rend visite au maire et aux autres autorités et leur offre d'énormes galettes fleuries. Devant la porte de la salle de bal un *maïe* ou *mât de Cocagne* a été planté avec force jambons, saucisses, bretzelles, porte-monnaie, chaînes, montres, etc., offerts en proie à l'agilité des jeunes garçons.

La première valse, *valse d'honneur,* est dansée autour de ce mât par le maître des cérémonies et sa promise seuls ; la seconde est réservée

aux garçons d'honneur. Après quoi les portes de la salle sont ouvertes : les grands s'y précipitent et les petits se répandent sur la place où les appellent les manèges de chevaux de bois, les boniments des loteries, bazars et marchands de pain d'épice. Ils font parler la poudre en tirant des pétards, sautent, rient, chantent et gambadent, attentifs à découvrir le grand-père ou le cousin Fritz qui les régaleront d'un verre de bière avec quelque morceau de *Kugelhopf*.

Le second jour est plus calme, les jambes sont fatiguées, les voix enrouées et, souvent, hélas ! le porte-monnaie vide. Il a fallu imaginer un divertissement peu coûteux : ce sera un grand mannequin bourré de paille qui en fera les frais : on le brûlera au pied du maïe au milieu d'une ronde fantastique. Ou bien, comme au lundi de la Pentecôte, on enchaînera un pauvre innocent dûment rémunéré que l'on douchera à la fontaine et que l'on reconduira se coucher dans son lit. Bonne aubaine pour le miséreux qui ne garde rancune à personne, mais compte ses sous en regrettant qu'il n'y ait qu'une fête par an. L'Alsacien peut avoir quelquefois l'amusement un peu rude, le cœur reste compatissant et bon.

Chaque dimanche d'été, les filles petites et grandes, se reunissent. Elles parcourent lentement les rues du village en chantant des *lieds*, promenades d'une grâce charmante. Presque tous ces chants populaires sont d'une grande beauté; la plupart des campagnardes, douées de jolies voix, sont musiciennes d'instinct; elles ont le sens de l'accord et chantent à plusieurs parties.

Ces *lieds* sont d'anciennes chansons que se transmettent les générations; ils sont fidèlement répétés d'âge en âge, et n'ont aucun rapport avec les insanités des cafés-concerts.

Ces groupes de chanteuses sont rigoureusement ordonnes par rangs d'âge, les plus petites en avant. Attentives à conserver leurs distances, elles se tiennent par la main ou par le petit doigt... Et elles vont ainsi, posément, modulant leurs airs antiques, dont le rythme dolent fait songer au murmure d'un cœur blessé ou à la plainte d'une âme en peine.

D'ordinaire, les petits garçons suivent, marchant bien en ordre; mais dès qu'ils ont franchi le cap de la quatorzième ou de la quinzième année ils dédaignent ces plaisirs enfantins et se font admettre à ceux de la jeunesse.

C'est en général en juillet que s'ouvre la pêche des truites: les gamins l'attendent avec impatience. Ils s'en vont joyeux le long des jolis ruisseaux, qui descendent de la montagne et viennent se perdre dans les frais vallons. Le pantalon retroussé au-dessus du genou, pieds et bras nus, ils entrent dans le courant, soulèvent les blocs de pierre, plongent vivement la main et souvent prennent de superbes truites qu'ils jettent dans un petit baquet; d'autres gamins les pêchent à la fourchette. La pêche peut être assez abondante pour qu'ils en tirent un appréciable bénéfice soit à l'auberge du *Soleil d'Or,* soit à celle de la *Croix d'Argent.* Ce sera une aubaine précieuse pour les parents peu fortunés.

LES LIEDS DU DIMANCHE *(COSTUMES DU CANTON DE BOUXWILLER)*

AOÛT

LE mois des moissons verra des réjouissances peut-être moins bruyantes. Le laboureur reconnaissant d'avoir recueilli le fruit de ses travaux si durs et toujours incertains, remercie le Ciel qui récompense ses efforts.

Les cultures d'un même genre étant naturellement réunies dans la même région, les paysans se concertent pour moissonner à peu près tous ensemble. Et l'on voit les routes se couvrir de travailleurs portant leurs outils sur l'épaule à la suite des attelages qu'ils ont ornés de feuillages et de fleurs des champs.

L'école, avec l'autorisation de l'instituteur, est désertée ; nous sommes d'ailleurs à la veille des vacances, ou même en pleines vacances, et si jeune qu'il soit encore, l'enfant saura se rendre utile aux champs. Il fera son apprentissage de moissonneur.

FAUCHAGE DE LA GERBE PORTE-BONHEUR *(COSTUMES DES ENVIRONS D'ENGWILLER)*

Au milieu de chaque pièce, les faucheurs ménagent une forte touffe de blé à l'endroit où les épis sont les plus beaux. Leur faux les respecte. C'est le *Gluckshampfel* ou *gerbe porte-bonheur.* On y cache des pièces de menue monnaie et des friandises. Lorsque le champ est fauché, tous les moissonneurs, patrons, ouvriers, enfants, l'entourent et, à genoux, récitent en chœur le *Pater.* Puis, armé d'une faucille, l'un des enfants s'approche de la gerbe porte-bonheur qu'il doit couper en trois coups, en l'honneur de la Sainte Trinité. Le jeune garçon rassemble alors le Gluckshampfel, dont il lie soigneusement les épis ; il se place devant le premier des chars qui sont déjà chargés, et le cortège s'ébranle. On rentre au village, on regagne la ferme triomphalement: les femmes et les enfants juchés sur les gerbes. Mais avant d'engranger la moisson, on ira avec une solennité simple et recueillie, attacher le Gluckshampfel à la maîtresse poutre de la grange. Quelques épis qui en ont été distraits, seront emportés dans la maison et accrochés aux crucifix et bénitiers ou suspendus à la tête des lits.

Cette gerbe porte-bonheur attirera les bénédictions du Ciel sur la famille et sur ses travaux.

Les baptêmes sont, en Alsace, comme partout ailleurs, l'occasion de joyeuses journées. Les parents et les amis qui y ont été conviés, se réunissent à la maison des jeunes parents. Tous ont revêtu leurs habits des dimanches. Le cortège se forme par couples et se dirige silencieusement vers l'église. La sage-femme marche en tête, avec sur les bras le poupon, emmailloté dans une sorte de portefeuille orné de dentelles. Suivent le papa et toute la famille ainsi que les amis. Quelle que soit la religion, la cérémonie est toujours la même. Et la sortie de l'église est également partout le signal d'une joyeuse bousculade entre les gamins du bourg: les dragées, lancées par les parrains et marraines, volent en l'air, les enfants les attrapent avec plus ou moins d'adresse, se jettent à deux ou trois sur le sol pour saisir celles qui y ont roulé. C'est une mêlée, avec de petites batailles, et, la pluie de bonbons finie, chacun se retire de son côté en grignotant son butin.

Cependant le cortège regagne la maison où l'attend un plantureux repas. La sage-femme y occupera la place d'honneur, avec le parrain et la marraine, et les meilleurs morceaux lui seront réservés.

SEPTEMBRE

IL est probable, mes chers amis, que quelques-uns parmi vous, ont passé leurs grandes vacances en Alsace ou sur ses confins, dans les belles montagnes des Vosges, du côté de Gérardmer, peut-être, ou à Bussang, ou vers le Donon. Même sans avoir franchi les Vosges, vous avez rencontré dans vos courses à travers les hautes forêts ces vaillants bûcherons que l'on nomme *schlitteurs*. Vous êtes entrés peut-être dans les huttes qu'ils se sont construites et qu'ils n'habitent guère que la nuit. Elles sont, comme vous l'avez pu voir, édifiées au moyen de troncs d'arbres et avec des plaques d'écorces serrées les unes contre les autres. La porte en est si basse que, pour la franchir, les grandes personnes sont forcées de courber la tête ou même de plier l'échine. A l'intérieur, un homme de grande taille peut à peine se tenir debout. Autour de la pièce unique, une banquette en planches

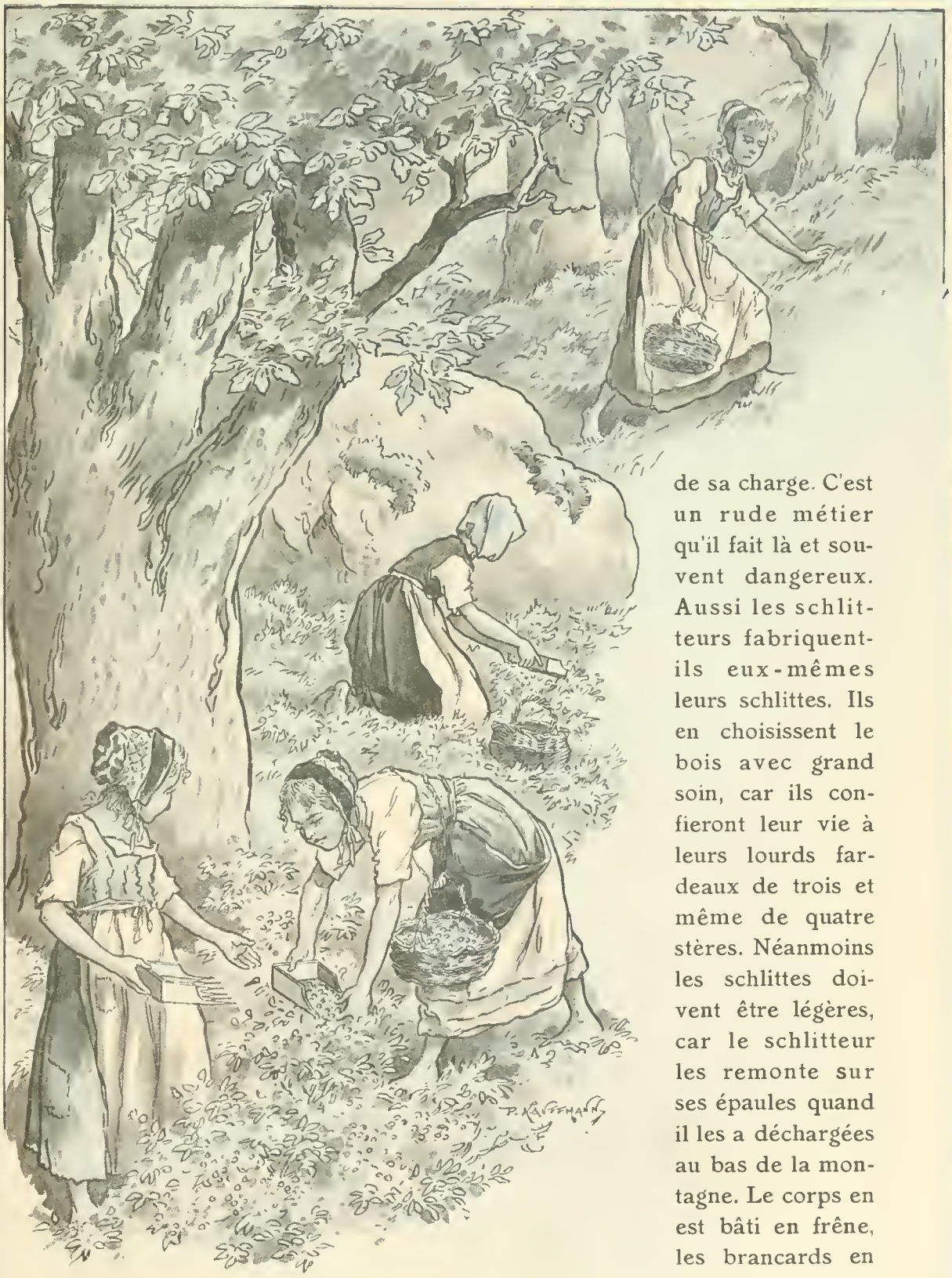
dégrossies tient lieu de divan rustique. Le foyer, c'est-à-dire quelques pierres assemblées, en occupe le milieu et vous avez vu le mince filet de fumée qui monte vers le plafond et s'échappe par une ouverture circulaire. C'est aussi primitif que le logis des Lapons.

Cependant certains schlitteurs, plus fortunés que leurs camarades, ont pu s'offrir le luxe d'un poêle. Ils sont rares. Et d'ailleurs, d'aucuns qui pourraient les imiter, tiennent à rester fidèles aux coutumes de leurs pères. Au poêle ils préfèrent le vieux foyer en pierre où la flamme danse gaiement, où crépitent librement les étincelles, éclairant la cabane de lueurs fantastiques. Le feu est leur compagnon, leur bienfaiteur ; pourquoi le cacher dans un vilain appareil de fonte ? L'odeur piquante et saine de la résine parfume la hutte.

Dès que le jour baisse et que les ombres de la nuit commencent à descendre sous les arbres le schlitteur abandonne sa tâche. Il vient s'asseoir près du foyer où, dans la marmite de terre, mijotent les pommes de terre, sa seule nourriture, avec du pain durci, vieux de plusieurs jours, voire d'une semaine entière. Les enfants qui sont partis à l'aube pour l'école du village, souvent très éloigné, reviennent prendre leur part de cette maigre pitance que la mère a préparée. On mange en rond autour du feu. Les veillées sont courtes pour qui se lève de grand matin. On se couche de bonne heure sur de misérables paillasses bourrées de copeaux et de brindilles de sapin. La hutte sert à toute la famille de cuisine, de réfectoire et de dortoir.

Afin de faciliter la descente du haut de la montagne jusque dans le fond des vallées, des bûches qu'ils ont coupées, les schlitteurs établissent des *schlittweg,* chemin qui ne sert qu'au transport du bois. La pente de cette voie a été très étudiée, de façon qu'elle ne soit ni trop, ni trop peu raide. Le schlittweg ressemble à une grande échelle couchée sur la terre et dont on ne voit ni le commencement ni la fin. Des troncs d'arbre, de médiocre grosseur, en constituent les montants qui sont reliés à égales distances par des traverses telles que celles des chemins de fer. Il faut que ces traverses soient solidement assujetties dans les entailles pratiquées sur les montants, car elles auront à soutenir de gros poids. Aussi sont-elles encore maintenues par des rangs de piquets profondément fichés en terre.

Les traverses facilitent le glissement du traîneau chargé de bois que l'on appelle : *schlitte.* Le schlitteur assis à l'avant du traîneau arc-boute sur elles ses jambes nerveuses et ainsi modère et règle la descente



de sa charge. C'est un rude métier qu'il fait là et souvent dangereux. Aussi les schlitteurs fabriquent-ils eux-mêmes leurs schlittes. Ils en choisissent le bois avec grand soin, car ils confieront leur vie à leurs lourds fardeaux de trois et même de quatre stères. Néanmoins les schlittes doivent être légères, car le schlitteur les remonte sur ses épaules quand il les a déchargées au bas de la montagne. Le corps en est bâti en frêne, les brancards en

érable. Le tout glisse sur des semelles que le frottement et la chaleur usent très vite. Mais ce sont de simples bandes ligneuses qu'il est facile de remplacer. En dévalant, la schlitte grince sur ses rails en bois, et son grincement est assez fort et perçant pour réveiller les échos de la montagne et résonner à travers les vallées.

Mais nous ne voyons pas ce que fait le petit Alsacien dans le dur labeur du schlitteur... Attendez, le voici : les jours de congé, et pendant les vacances, il aide à charger les schlittes, il supplée la maman dans les soins du ménage, il apporte les provisions de bouche aux hommes qui souvent sont retenus loin du logis. Et il se montre fier de son rôle : n'a-t-il pas ainsi contribué dans la mesure de ses forces, au gain du salaire quotidien ? La chère est maigre dans la montagne ; une miche, des pommes de terre, un peu de lard et c'est tout.

En septembre, l'enfant ajoutera à ce chiche menu des fraises des bois, des framboises sauvages, ou la *myrtille*. En Alsace ce fruit de la montagne se nomme *brimbelle* et en Auvergne et Savoie *airelle,* dans les Vosges *blibaco*. Vous la connaissez bien cette petite baie bleu noirâtre qui croît et mûrit sur un arbrisseau pas plus haut que le genou. Son nom lui vient sans doute de ce que ses feuilles rappellent celles du myrte. A première vue, on pourrait confondre la myrtille avec la prunelle, si elle avait l'âpreté du fruit de l'épine noire ; mais elle est douce au goûter avec une saveur sauvage. Ceux qui sont pressés par le travail, la mangent crue, et c'est le cas du schlitteur presque toujours. Mais quelles délicieuses tartes on en peut faire ! L'Alsacien, petit ou grand, les préfère aux plus succulentes prunes, aux plus délicates cerises !

La cueillette des myrtilles est originale ; elle se fait au moyen d'une sorte de peigne en bois muni d'une boîte. Les dents du peigne arrachent les petites baies le long des brindilles de l'arbrisseau et la myrtille glisse dans la boîte. Si elle a été abondante, ce qu'il y aura en trop sera vendu trois ou quatre sous la livre. Et dans une journée, une myrtilleuse diligente en ramassera six ou sept livres au moins qu'il faudra descendre au village pour trouver acquéreurs. La myrtille n'est bonne que fraîche ; de là, nécessité de la cueillir de grand matin pour la vendre l'après-midi. Les petits marchands, garçon ou fille, rentreront à la hutte de la montagne, longtemps après le coucher du soleil, en chantant quelque bonne vieille chanson qui raffermit leur courage et endort la fatigue.

LA FABRICATION DE LA CHOUCROUTE

La vie du schlitteur est dure, son travail périlleux. Vienne la maladie ou un accident, ce sera la misère. Pendant que le père souffrira, les enfants seront réduits à mendier. Et qui le soignera ? Qui paiera les médicaments ? Si sa schlitte s'emballe, si elle lui passe sur le corps dans un faux mouvement, si elle lui froisse ou lui brise un membre, il n'y a pas de chirurgien dans la montagne... A la grâce de Dieu ! La plaie saignera et se cicatrisera toute seule, à moins que la gangrène ne s'y mette ou que la fièvre ne vienne miner le malade... Si un malheur arrive, une main pieuse plante une croix noire sur le lieu de l'accident ; le fils, s'il est assez grand, remplace le père dans la forêt et sur la descente dangereuse de la schlitte. Puis un soir la croix tombera, la montagne oubliera sa victime qui l'avait pourtant bien aimée.

Le métier de *Surkrutschnieder* (hacheur de choucroute) vaut mieux que celui de schlitteur.

Entrons ensemble dans un sous-sol. Voyez-vous ce bonhomme vêtu d'un costume antique ?... Il doit rarement courir les fêtes du village.

Ne semble-t-il pas voué à quelque rite mystérieux ? Il y a un peu de cela, en vérité : la choucroute est un produit d'origine alsacienne, quoi qu'on en croie généralement. En Allemagne on ne sait pas l'apprêter ; elle y est fade, mauvaise et ne se mange guère qu'en hors-d'œuvre.

Le bonhomme est assis au milieu de choux superbes, pommés et dorés. Deux ou trois jeunes filles et des enfants sont là, autour de lui, qui procèdent à la toilette des succulents légumes : ils coupent les trognons, enlèvent les feuilles vertes, mais c'est lui qui découpera le chou en tranches minces avec une sorte de hachoir à plusieurs lames fixées à une planchette montée sur un chariot à glissières. Les filaments tombent dans un baquet que l'on vide dans les tonneaux. Et c'est la fameuse choucroute ! Ou plutôt, ce sera la fameuse choucroute ; ce n'est encore que du chou haché, qu'il faut laisser fermenter dans la saumure pour qu'il devienne choucroute. Mais les enfants qui n'ont jamais le temps d'attendre, se précipitent sur les fins copeaux et les dégustent... J'ai fait comme eux et il m'en reste un médiocre souvenir : c'est trop fade ainsi... La choucroute cependant, s'entasse dans les tonneaux avec force poignées de sel, grains de genièvre, poivre et cumin. On la foule, on la serre, on la compresse, et elle va fermenter pendant trois semaines ou un mois. Après quoi elle sera à point, digne d'un palais gourmet, plat de famille du dimanche et des jours de fête avec ses garnitures de lard, de saucisses et de pommes de terre ; régal national, que l'on nous envie et que l'on nous emprunte.

Le hacheur de choucroute est un spécialiste. Il n'y en a jamais deux par village. Un seul suffit même souvent pour toute une région. On le voit, pendant tout le mois de septembre, se transporter avec son chariot-hachoir, offrant ses services de porte en porte, attendu par les uns, remercié par les autres : il assure les réjouissances culinaires de tout un hiver.

OCTOBRE

LA joie des vendanges ! Par ces dernières belles journées d'automne, où le soleil triomphe encore de la brume, grands et petits se répandent dans les vignes, le panier au bras, le sécateur à la main. De Colmar, voire de Cernay à Obernai, les coteaux sont en fête, principalement les fameux coteaux compris entre Ribeauvillé et Guebwiller, dont les crus rivalisent supérieurement avec les plus célèbres des bords du Rhin. De la grappe dorée sortira ce délicieux vin alsacien, pétillant, picotant en certains crus, velouté en d'autres, mais clair, parfumé, qui met la joie au cœur et parfois le cerveau à l'envers.

Ah ! les jours de vendange ne sont pas des jours d'école. Toute la famille, vieux et jeunes, grands et petits, et maîtres et domestiques, et parents et amis, tous sont aux vignes ! Et la vigne est pleine de ris et de chants. On travaille avec ardeur certes, les grappes tombent dans les paniers, s'entassent dans les hottes, remplissent les tonneaux, mais la gaieté ne perd pas ses droits, et l'on savoure avec délices les raisins mûrs, dorés, sucrés.... le seul fruit, avec l'olive, qui ait été directement donné à l'homme par un dieu !

A midi, repas sur l'herbe. L'appétit a été aiguisé par le grand air du matin, par le travail acharné ; le soleil a desséché les gosiers, les petits tonnelets à vin se vident, les joyeux propos se croisent, l'égalité règne.

Les enfants sont des travailleurs comme les autres et non les moins ardents, ni les moins gourmands.

Le costume est simple, plus que simple, les mains et les visages barbouillés. Le jus des grappes a jailli partout. Les femmes elles-mêmes ont abdiqué toute coquetterie : un mauvais foulard sur les cheveux, un vieux jupon aux hanches avec un tablier hors d'usage devant les genoux. Les hommes ont fourré leurs pantalons dans leurs bottes ou dans leurs guêtres ; ils ont ceint le tablier de toile, plus ou moins rapiécé, et sur leur échine, une cuirasse matelassée adoucit le frottement des lourds *tendeler* ou hottes, que, pleins de grappes, ils vont déverser dans les chars au bord du chemin creux.

Lorsque le soleil vient de disparaître à l'horizon derrière la cime des montagnes, le maître donne le signal du retour au village. La fin des vendanges sera l'occasion d'une de ces fêtes symboliques où survivent les antiques traditions.

Tous les vendangeurs se réunissent autour des cuves. On s'empare d'un des plus jeunes garçons : on l'enguirlande de feuillages et de fleurs ; on le couronne de pampres rougis par l'automne ; on barbouille son visage de grains de raisin écrasés ; leur jus gluant lui fait un masque coloré. Et le voilà déguisé en Bacchus peu poétique, mais grotesque qui excitera la gaieté et les rires, c'est le *Herbschtmannele.* Les cuveaux pleins jusqu'au bord, seront également ornés de branchages enrubannés et de fleurs. Chaque vendangeur porte un outil de vendange. Les chariots attelés de deux beaux bœufs, au pas lourd et régulier, se mettent en marche au crépitement des pistolets et des pétards. Des refrains guillerets éclatent de toutes parts. Le Bacchus barbouillé marche en tête du cortège, armé, en guise de massue, d'un gros fouloir à raisins entouré de pampres, sautant, dansant comme si déjà les fumées du vin, encore en grains, grisaient son cerveau, déliaient ses jambes et ses bras. Quelquefois aussi le jeune Bacchus se juche sur l'un des premiers chars où il trône comme un petit dieu. Debout sur les cuveaux, il brandit son fouloir comme si c'était un sceptre, et de jeunes enfants montent autour de lui une garde d'honneur, tirant des coups de pistolet, brûlant des pétards, pendant qu'un vendangeur, affublé d'un vieux tuyau de

LE RETOUR DES VENDANGES

poêle et d'un faux nez, taquine de son balai les jeunes personnes qui le frôlent de trop près.

Lorsque les ombres du crépuscule s'étendent sur la montagne, des fusées s'élancent vers la nue, des petits feux d'artifice et des flammes de Bengale illuminent le vignoble, éclairant la marche triomphale du Bacchus.

Le cortège regagne le pressoir, il s'arrête et le *Herbschtmannele* se livre à une sarabande effrénée pendant qu'une ronde folle s'organise autour de lui. C'est l'apothéose et la fin du Bacchus alsacien.

L'heure du repas de famille a sonné. On se réunit autour de la grande table sur laquelle fume le rôti traditionnel, cuit au four du boulanger avec les pommes de terre dorées et rissolées. Le meilleur et le plus vieux cru de la cave, celui qu'on ne monte qu'aux occasions solennelles, arrose le succulent repas. Si la récolte est abondante, les rasades succéderont aux rasades, les « santés » aux « *g'sundheit* » et l'on boira au vin nouveau.

Mais souvent Bacchus et sa garde d'honneur, rompus de fatigue, demandent grâce avant la fin du festin. Ils s'esquivent et gagnent en tapinois leur «dodo» où un bienfaisant sommeil les retiendra jusqu'au matin...

La récolte du houblon est une autre sorte de vendange dont les enfants prennent aussi leur part. Du houblon, mélangé à l'orge, sortira la bonne bière d'Alsace, celle de Schiltigheim, Strasbourg, Colmar, Mulhouse. C'est aux environs de Schlestadt que commencent les plus belles cultures de houblon ; elles s'étendent jusque dans l'Alsace du Nord vers Wissembourg.

La houblonnière, avec ses longues perches autour desquelles s'enlacent les lianes, ne manque pas d'un certain charme.

La cueillette, qui coïncide avec la vendange, ne donne pas lieu aux mêmes réjouissances. Le retour à la ferme est moins bruyant. Gambrinus ne fait pas concurrence à Bacchus.

La récolte rentrée, on procède, dans la cour de la ferme, à la séparation du fruit et de la feuille. Les houblons sont étendus dans leurs séchoirs, puis expédiés principalement vers Haguenau, où se tiennent les plus importants marchés de houblon d'Alsace.

Les enfants ont prêté un concours assidu à la cueillette et au triage des précieux cônes dorés.

(COSTUMES DE METZERAL)

NOVEMBRE

AVEC novembre apparaissent les sombres journées. La Toussaint et le jour des Morts, fêtes de recueillement et de tristesse (surtout actuellement !) annoncent l'hiver. Le froid, la pluie, la neige engourdissent la nature et les hommes.

Dès le matin du 2 novembre, la cloche a invité les vivants à venir prier pour les morts. En vêtements de deuil, les campagnards s'acheminent vers le bourg. Par petits groupes, ils parcourent les chemins et les sentiers dont le sol est tapissé de feuilles jaunies. Ils descendent de la montagne sous les sapins qui frissonnent, frôlant les gros blocs de pierre qui bordent la route, enjambant le tronc des arbres que les premières bourrasques de l'hiver ont jetés à terre.

Les enfants ouvrent la marche. Ils savent que ce n'est pas un jour de réjouissance. On leur a mis leurs vêtements les plus sombres, et ils

s'étudient à copier la physionomie recueillie de leurs parents. Ils pensent à ceux qu'ils ont perdus, à ceux qu'ils ont vus disparaître, à ceux dont on leur parle, dont on leur cite la vie en exemple, à ceux enfin qui furent les trop nombreuses victimes de cette dernière guerre, la Grande Guerre de la délivrance...

Les parents parlent peu ; les enfants se taisent. Les vieux s'appuient au bras des jeunes. Il en est qui vont seuls, ce sont ceux qui n'ont plus personne, ni femme, ni mari, ni enfants, ni neveux. Ceux-là on les salue avec respect et on leur adresse un sourire de pitié et de sympathie.

Les petits ont, dans leur mémoire, conservé la vision du convoi d'un camarade de leur âge ; triste et touchant tableau que celui d'un petit cercueil que l'on porte au cimetière à travers les sentiers de la montagne, surtout si la terre est couverte de neige ! Ils voient encore cette bière à leur taille à eux, qui s'en va sur un traîneau, cachée sous un vilain drap d'un blanc jaunâtre. L'un deux portait la croix de bois noir sur laquelle le menuisier avait tracé en lettres blanches le nom et l'âge du mort. Le curé suivait tristement, les parents sanglotaient. Et le cimetière est si loin, au fond de la vallée, au pied de la vieille église, peuplé de tombes ruinées, couvertes d'herbes et de pierres brisées... Il a fallu une bonne partie de la journée pour rendre les devoirs funèbres. La mort, pensent-ils, est une chose bien triste, à laquelle ils ne comprennent rien. C'est un spectacle désolant lorsqu'elle frappe un grand-père, une grand'mère, une personne âgée, mais n'a-t-elle pas quelque chose d'injuste quand elle s'abat sur un petit enfant ?

Nous sommes loin des jeux et des joies de l'été ! Et pendant deux jours il va falloir vivre au milieu de ces lugubres souvenirs, au milieu de ces attristantes cérémonies qui se terminent par une procession à travers le cimetière, où il semble que chacun aille encore une fois mettre en terre ceux qui lui étaient chers, puisque comme au jour des funérailles on jettera des fleurs et de l'eau bénite.

Mais ces journées de deuil auront bientôt leur lendemain : le 22 novembre ce sera la fête de sainte Cécile, patronne de la musique. Dans ce pays de bons chanteurs qu'est l'Alsace, les jeunes filles tiennent à faire honneur à la douce et noble sainte. Dès la veille, elles se rassembleront, petites et grandes, et se tenant par la main, iront devant les maisons, régaler les notables de leurs plus beaux chœurs, de leurs complaintes les plus aimées dans le pays.

LE CHARIVARI DE SAINTE CATHERINE

Elles ont étudié avec amour, elles savent mettre dans leurs chants beaucoup de sentiment ; leurs voix sont fraîches et pures. Il est impossible de les entendre sans être ému. La voix plus grave des jeunes garçons les accompagne quelquefois, et ces petits chanteurs éclairent le cortège avec des lanternes vénitiennes accrochées au bout d'un bâton. Qui oserait leur refuser une pièce de menue monnaie ? C'est pour un pauvre, pour un malade, pour une jeune maman qui n'a pas de quoi vêtir son nourrisson, pour un orphelin... On donne et c'est celui qui donne qui remercie, car on vient de l'associer à une bonne action et il y a pris plaisir.

Le 25, c'est, hélas ! sainte Catherine, sainte Catherine qui fait rire celles qui n'ont pas vingt-cinq ans, mais qui fait pleurer celles qui viennent de franchir le cap redouté.

La jeunesse pèche rarement par excès de générosité : à la nuit tombante, les garçons se munissent d'instruments bruyants et discordants, arrosoirs au rebut, vieilles casseroles trouées, tambours et trompettes enrouées ; et ils iront " sous les balcons " des jeunes " vieilles filles " donner une sérénade qui tirera peut-être des larmes à leur victime, mais qui peut encore, si elle a bon caractère et l'espoir de trouver un mari, provoquer simplement son rire. Aux accents charivaresques de leur " musique " se joindra le bruit de pots cassés, d'assiettes brisées, etc. Criant, soufflant, tapant, dansant, ils promènent une poupée emmanchée au bout d'une longue perche à laquelle ils donnent successivement les noms de toutes celles qu'ils ont entrepris de railler.

Ce même charivari sera exécuté sous les fenêtres de tout vieux qui aura eu l'audace d'épouser une jeune fille, ou de la vieille qui aura pris un jeune mari.

Mais avec ces donneurs d'aubades grotesques il est des accommodements : une amende proportionnée à la fortune des mariés leur assurera le silence. Cette amende, si elle y suffit, servira à payer un plantureux repas où l'on boira à la santé et à la prospérité du nouveau couple.

LES SÉRÉNADES DE LA Ste CÉCILE *(COSTUMES DU CANTON DE WISSEMBOURG)*

DÉCEMBRE

VOICI le vrai mois de l'enfance. Saint Nicolas puis *Christkindel* ou Noël, ces mots résonnent agréablement aux oreilles des enfants de tous les pays.

A la saint Nicolas, la nuit venue, la famille est rassemblée devant le poêle ronflant : les petits attendent avec anxiété l'arrivée de leur grand Patron. Ils sont aux écoutes : la conversation des parents ne saurait les distraire. Ils s'avancent jusqu'à la porte, tendent l'oreille... La nuit est glaciale ; par un temps pareil, le saint aura-t-il le courage de sortir ?... Tout à coup, vers neuf heures, des pas résonnent sur le sol glacé. Une clochette argentine, le braiment sonore d'un bourriquet, des coups discrets à l'huis... c'est lui, enfin ! Oui, ce sont ses trois coups accoutumés et ses trois sonneries...

SAINT NICOLAS ET HANS TRAPP

La maman se dispose à ouvrir, les enfants deviennent muets ; ils se blottissent dans le coin le plus reculé, serrés les uns contre les autres : la visite d'un saint, c'est toujours une chose importante.

La porte s'ouvre et la figure de saint Nicolas apparaît sur le seuil. Son compagnon, le terrible Hans Trapp, attache à l'anneau extérieur le licol de l'âne chargé de jouets. Tous se lèvent et s'inclinent. Saint Nicolas, majestueux et bienveillant, appuie sa main gauche sur sa crosse. De la dextre, il bénit avec un petit discours de bienvenue et demande :

— Où sont les enfants sages ? Ils auront des jouets et des friandises, mais les autres...

Et il montre la porte :

— ...Hans Trapp apporte pour eux des verges trempées dans du vinaigre ; s'ils ne promettent pas d'être meilleurs l'année qui vient, il va les jeter dans sa hotte. Il les enfermera dans sa caverne jusqu'à Noël, sans chandelle, sans feu, au pain sec, à l'eau claire ; ils coucheront sur des fagots...

Ce terrible discours fait trembler ceux qui ont quelques peccadilles sur la conscience. Mais comme ils se repentent, comme ils sont résolus à se corriger !

Saint Nicolas lit dans le fond de leurs cœurs. Il leur pardonne, il aime tant les enfants ! Et la distribution commence.

Pourtant il advient parfois qu'un endurci n'a pas mérité l'absolution et encore moins les récompenses. Alors Hans Trapp ouvre brusquement la porte ; il entre, roulant des gros yeux furieux, son fagot de verges à la main. Un bruit de chaînes accompagne ses mouvements. Il s'élance à la poursuite du mauvais sujet qui tremble, pleure, joint les mains, se jette à genoux, promet de ne plus recommencer ; et saint Nicolas intervient. Mais il est sévère, le bon saint : il consent bien à laisser ce vilain garçon, cette méchante petite fille chez leurs parents, mais il se contentera, pour cette fois, de les priver de jouets et de friandises. Quelques semaines plus tard, Hans Trapp sévira avec *Christkindel.* Il sera impitoyable et les emportera pour toujours enchaînés. La famille feint naturellement la plus grande frayeur, la maman pleure à l'idée de perdre son petit... Saint Nicolas et Hans Trapp s'éloignent. Ils vont exercer leur ministère chez les voisins.

La neige couvre la terre de son épais manteau blanc. Partout s'ouvre la foire aux sapins. Les arbres de Noël descendent de la forêt vosgienne. Il y en a pour toutes les bourses, des petits et des grands. Les boutiques se sont garnies de bougies ou de lampes, de jouets et ont été bien vite

LE DÉPART POUR LA MESSE DE MINUIT

dévalisées par les parents prévoyants. Le 24 décembre sera jour ou plutôt soirée de grande fête. Les baraques foraines encombrent la place publique. Elles offrent aux convoitises enfantines cent merveilles, mais ce qui par-dessus tout attire les regards des garçons, ce sont les sifflets. Quiconque possède deux sous, achète un sifflet, et les rues du pays s'emplissent d'une assourdissante cacophonie. D'où vient cette rage de sifflets à Noël ? Nul ne le sait et nul n'oserait tenter d'interdire l'infernal concert.

Presque chaque maison a son sapin, et presque chaque maman prépare son arbre de Noël autour duquel, comme à la saint Nicolas, la famille veillera. Les familles se rassemblent, des amis se joignent aux parents. Les bougies sont allumées, à la grande joie des bambins ; on rit, on chante : les vieux se sentent rajeunir au souvenir des Noëls passés ; ils se revoient enfants, ils évoquent dans leur mémoire, l'image des chers disparus.

A neuf ou dix heures, une clochette tinte dans la rue, c'est *Christkindel* qui annonce sa venue. La porte s'ouvre, et le voici, de blanc vêtu, un voile sur le visage. Mais ce Christkindel, malgré son nom (christ petit enfant) est une femme, *c'est la Dame de Noël.* Couronnée de roses, elle entre dans un éblouissement de lumière, sa douce voix chante un *alleluia ;* c'est un souhait pour tous répété par tous les assistants. Ce pieux devoir accompli, elle s'adresse aux enfants, elle questionne les parents : les petits ont-ils été sages ? Si la réponse est satisfaisante, elle prend des sucreries dans une corbeille suspendue à son cou et les distribue à ceux qui les ont méritées. Pour les méchants, Hans Trapp est encore là, plus terrible qu'à la saint Nicolas. Gare à ceux qui avaient promis de se corriger et n'ont pas tenu leur promesse!.. Hans Trapp est devenu un colosse effrayant, couvert de peaux de bêtes, coiffé d'une énorme toque poilue. Deux cornes longues et pointues surmontent son front, sa barbe rouge tombe jusque sur son ventre ; il roule des yeux flamboyants, grince des dents, des dents de croquemitaine, et des chaînes s'enroulent autour de ses reins. D'une main il secoue une clochette ; de l'autre, il brandit une poignée de verges. Ses gros sabots de bois claquent sur le plancher. Enfin, d'une voix caverneuse, qui fait frissonner les plus braves et les plus innocents, il demande où sont les méchants. A grands pas il parcourt la pièce et feint de vouloir les prendre. Les enfants fuient, se cachent ; les plus avisés se réfugient dans le giron de la *Dame de Noël*, les autres s'accrochent aux jupes de maman ou aux basques de la redingote de grand-père.

ARRIVÉE
DU
CHRISTKINDEL
(COSTUMES DE BRUMATH)

Parfois on entend des cris, des pleurs, des sanglots sous les tables, derrière les bahuts. Mais la Dame de Noël est là pour tout arranger ; le calme se rétablit et elle distribue ses joujoux. Hans Trapp s'en va en maugréant, jurant qu'il reviendra avant la fin de la semaine, s'il apprend que les petits paresseux, les petits gourmands, les petits désobéissants ne se sont pas corrigés. Mais la Dame de Noël se retirant après avoir souhaité à tous une bonne année avec toutes sortes de prospérités, Hans Trapp est bien forcé de la suivre.

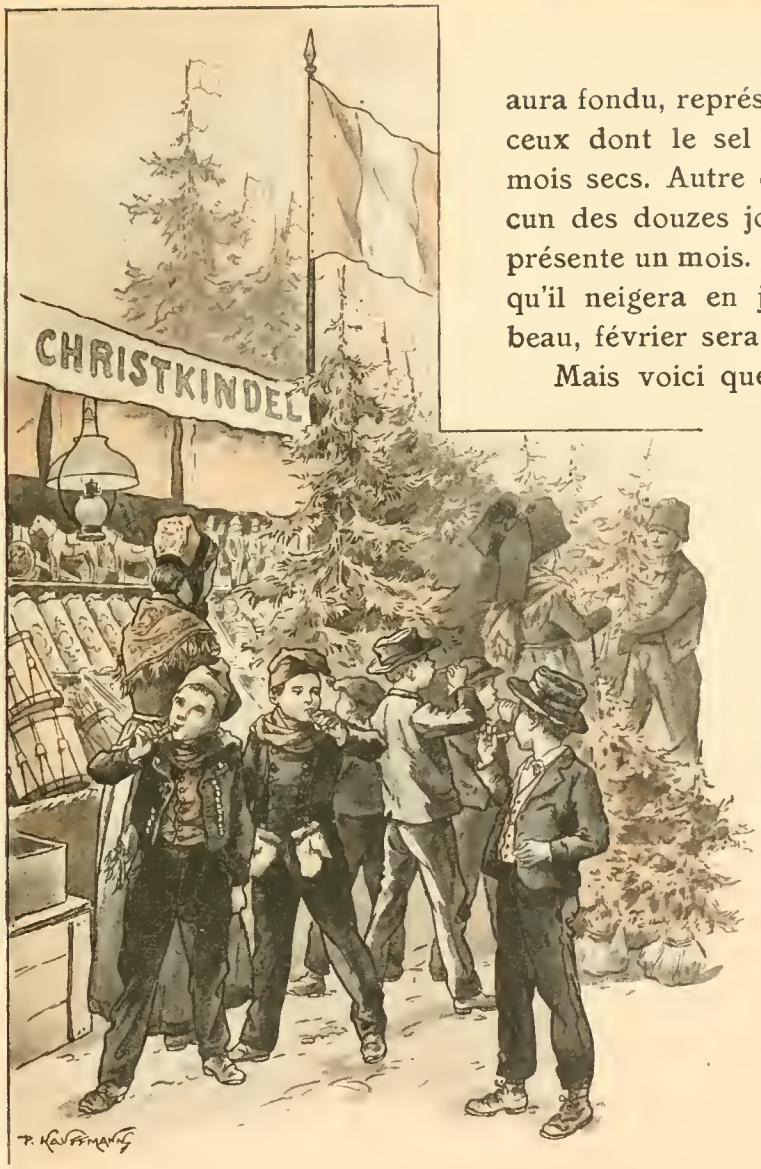
Qu'est-ce donc que ce terrible Hans Trapp ? C'est le Croquemitaine alsacien. Son nom est la déformation de celui du tout-puissant seigneur Hans von Tratt, qui vivait au XVe siècle, dans le château de Berbelstein, près de Wissembourg. Il était d'une férocité renommée. Sa méchanceté était telle et il inspirait une si grande terreur à cinquante lieues à la ronde, qu'il fut mis au ban de l'Empire.

L'imagination populaire s'en est emparée et en a fait un épouvantail pour les enfants que rien ne peut corriger.

Dès que Christkindel est sorti, la maîtresse de la maison va prendre sous le hangar une belle bûche préparée et ornée de branches de houx aux rouges baies. Pendant ce temps la famille s'est réunie dans la cuisine où se trouve l'ouverture du foyer du poêle ; lorsque la maman se présente, l'aïeul se lève, et, une cruche pleine de vin en main, il en répand quelques gouttes sur la bûche, la bénit au nom du Père, du Fils et du Saint Esprit. Enfin la bûche est mise dans le poêle où ne doit se trouver qu'un lit de charbons ardents suffisants pour l'allumer, car il faut qu'elle brûle et se consume seule. Les cendres seront religieusement recueillies, conservées, et semées dans les champs où elles assureront la bonne levée des semences.

Après cette cérémonie, la maîtresse de la maison se rend dans l'écurie, dans l'étable et donne une ration aux bêtes, qui seront ainsi associées aux réjouissances de Noël.

Les bonnes femmes vous diront qu'entrant dans les écuries et les étables la nuit de Noël, elles n'y ont jamais trouvé les bêtes couchées. Ces animaux se souviennent qu'en cette nuit, le bœuf et l'âne réchauffaient le petit Jésus. On vous dira enfin qu'il est facile en cette soirée de prévoir le temps qu'il fera toute l'année. Pour cela, il suffit de prendre douze oignons, de percer chacun d'un trou, de mettre dans ce trou des grains de sel et de les ranger. Chaque oignon doit représenter un mois. Examinez-les dès que minuit sonne : ceux dont le sel



aura fondu, représentent les mois humides : ceux dont le sel est intact, annoncent les mois secs. Autre croyance populaire : chacun des douzes jours qui suivent Noël représente un mois. S'il neige le premier, c'est qu'il neigera en janvier, si le second est beau, février sera beau ; et ainsi de suite...

Mais voici que s'égrènent les premiers tintements des cloches qui percent le silence nocturne ; c'est pour la messe de minuit qu'elles chantent si gaîment car la voix des cloches n'est pas toujours la même : elles pleurent pour le glas, elles chantent pour les fêtes joyeuses.

Tout le monde s'apprête. Les chauds vêtements ont été préparés dans la journée : la bise est rude. On allume la lanterne : la nuit est sombre ; toutes les petites lumières tremblotantes qui se dirigent vers l'église ne sont-ce pas les étoiles qui sont descendues du ciel, pour guider les humbles chrétiens vers la crèche de Jésus, comme la belle étoile d'Orient guida les puissants rois mages sur la route de Bethléem ? Le retour de l'office est moins recueilli. L'église était froide, humide, la messe a été longue, l'air était glacial sous la voûte séculaire. Les membres se sont engourdis dans l'immobilité. Il n'est pas défendu de se réchauffer en courant, en gesticulant, en sautant. Une sorte de farandole avec lanternes s'organise, on se hâte joyeusement vers le chaud foyer familial où flambe la bûche de Noël. Les groupes s'égrènent le long de la route, on se sépare en se souhaitant bonne fin d'année.

Et le lendemain, jour de Noël, la succulente choucroute, l'oie aux marrons, arrosée d'un vieux vin du pays, répareront les pieuses fatigues de la veillée.

. . . . . .

Tandis que les parents jasent dans la grande salle en attendant la messe de minuit, les jeunes filles les unes après les autres, sortent mystérieusement ; elles s'enferment dans la cuisine, où, moitié rieuses, moitié sérieuses, elles vont demander à un grand baquet plein d'eau quel sera le métier de leur mari. Connaissant le métier, il leur sera facile de deviner le mari.

Deux baguettes sont placées parallèlement au-dessus du baquet, sur les deux baguettes on pose une grosse clef de cave. Dans un poêlon de fer, elles ont fait fondre du plomb. Chacune d'elles, à tour de rôle, puise une cuillerée du métal en fusion qu'elle jette dans le baquet en ayant soin de le faire passer par l'anneau de la clef. Le plomb brûlant tombe dans l'eau avec un crépitement ; il se solidifie et se refroidit au fond. C'est cette masse qu'il faudra examiner. Elle a pris la forme bizarre qu'il s'agit d'interpréter : y voit-on quelque chose qui ressemble à un marteau, le mari sera forgeron ; à une clef, il sera serrurier ; à un rabot, ce sera un menuisier...

L'imagination et le secret désir de l'intéressée jouent un grand rôle dans cette opération.

Si cette expérience n'a donné aucun résultat, ou si elle n'a pas donné le résultat souhaité, il est permis d'en tenter une autre, beaucoup plus compliquée. D'abord, la curieuse devra, le soir de Noël, aller demander à une veuve de lui faire cadeau d'une pomme. Au retour de la messe de minuit, enfermée dans sa chambre, avant de se coucher, elle coupera la pomme en quatre quartiers, qu'elle mangera devant une image de piété et après avoir récité un *pater* et un *ave*. Elle se mettra au lit, s'endormira et, dans un rêve, le visage de son seigneur et maître lui apparaîtra.

Sur cette gracieuse tradition, je termine mes notes d'artiste, souvenirs d'enfance ou de maints voyages à travers notre chère Alsace, berceau de ma famille et mon pays natal.

Puissé-je, mes petits amis, vous avoir intéressés en vous amusant ; et puisque nous nous séparons à la fin de la veillée de Noël, laissez-moi vous souhaiter à tous de bonnes et longues années de joie et de prospérité.

IMP. KAUFFMANN ET Cie, 20, RUE PERCIVAL, PARIS